

LA GUERRE ET SES TRACES

- AUSONIUS ÉDITIONS -

— Mémoires 37 —

LA GUERRE ET SES TRACES
Conflits et sociétés en Hispanie
à l'époque de la conquête romaine
(III^e-I^{er} s. a.C.)

textes réunis par

François Cadiou & Milagros Navarro Caballero

— Bordeaux 2014 —

Notice catalographique

Cadiou, F. et M. Navarro Caballero (2014) :

La guerre et ses traces. Conflits et sociétés en Hispanie à l'époque de la conquête romaine (III^e-I^{er} s. a.C.), Ausonius Mémoires 37, Bordeaux.

Mots-clé : péninsule Ibérique ; provinces romaines ; époque républicaine ; guerre ; conquête romaine ; archéologie militaire ; camps romains ; numismatique ; armée romaine ; épigraphie.

AUSONIUS

Maison de l'Archéologie

Université de Bordeaux - Montaigne

F - 33607 Pessac Cedex

<http://ausoniuseditions.u-bordeaux-montaigne.fr>



Directeur des Publications : Olivier DEVILLERS

Secrétaire des Publications : Nathalie PEXOTO

Couverture : Stéphanie VINCENT PÉREZ

© AUSONIUS 2014

ISSN : 1283-2995

ISBN : 978-2-35613-096-9

Achévé d'imprimer sur les presses
de l'imprimerie Gráficas Calima, S.A.

Avda Candina, s/n

E - 39011 Santander - Cantabria - Espagne

juin 2014



La guerre et ses traces : destruction et massacre dans le village ibérique du Cerro de la Cruz (Cordoue) et leur contexte historique au II^e s. a.C.

Fernando Quesada Sanz¹, Ignacio Muñiz Jaén & Inmaculada López Flores

*“Si locuples hostis est, avari, si pauper, ambitiosi,
quos non Oriens, non Occidens satiaverit :
soli omnium opes atque inopiam pari adfectu concupiscunt.
Auferre, trucidare, rapere falsis nominibus imperium,
atque ubi solitudinem faciunt, pacem appellant”
(Tacite, Agricola, 30)*

À proximité immédiate du bourg d'Almedinilla (Cordoue, Andalousie) (fig. 1) se dressent les imposants versants du Cerro de la Cruz, connu dans la littérature archéologique pour sa série de vestiges, incluant un système de tranchées et de fortifications de la Guerre Civile espagnole (1936-1939)², un petit établissement médiéval d'époque islamique émirale, daté entre le milieu du IX^e et le début du X^e s. p.C.³ et un ensemble important constitué d'un village ibérique et de sa nécropole voisine, le tout daté entre le IV^e et le II^e s. a.C.⁴ Les trois phases d'occupation sont séparées entre elles par un millénaire, et les trois se caractérisent par des contextes de violence et de guerre. D'où la définition de l'occupation humaine du Cerro de la Cruz comme “un drame en trois actes”⁵, dans lequel les traces de la guerre sont présentes au cours de deux mille ans. En l'occurrence, nous nous intéresserons ici à la destruction de l'habitat ibérique au II^e s. a.C.

L'HISTOIRE DE LA RECHERCHE

L'existence d'un habitat d'époque ibérique sur le Cerro de la Cruz (Almedinilla, Cordoue), accompagné d'une – ou plusieurs – nécropoles avoisinantes, est connue depuis au moins le milieu du XIX^e s. De fait, l'ensemble fit l'objet d'une des toutes premières opérations archéologiques effectuée sur un site ibérique préromain en Espagne⁶. Dès 1867 des fouilles y furent en effet réalisées sous la direction de L. Maraver y Alfaro, et immédiatement après par A. Estrada⁷. P. Paris et A. Engel repriront les fouilles sur le site en 1903 et 1904⁸. Même si L. Maraver pensait encore que les *falcatas* (ou “espadas-machete”, littéralement “épées-machettes”, selon ses propres termes) étaient romaines (ce qui montre à quel point les études ibériques n'en étaient qu'à leurs prémices en 1867), l'existence d'un site préromain important sur le Cerro de la Cruz était, au début XX^e s., déjà bien établie, de même que l'absence d'un habitat d'époque romaine et la réoccupation de la colline au Moyen Âge.

Vers 1906, les armes, et en particulier les *falcatas*, retrouvées par L. Maraver sur la nécropole étaient connues au niveau international⁹, ce qui permit d'ailleurs d'abandonner leur ancienne classification comme “sabres sarrasins”, une interprétation erronée remontant au XIX^e s.¹⁰. Beaucoup d'entre elles ont fini, avec d'autres objets provenant du site, dans

1. Nous remercions Gadea Cabanillas de la Torre, qui a assuré la traduction française du texte original en espagnol, ainsi que François Cadiou qui a révisé le texte français.

2. Muñiz Jaén 2008 et 2010.

3. Quesada Sanz *et al.* 2012 ; Carmona 2010a, 2010b ; González del Campo 2010.

4. Vaquerizo Gil *et al.* 2001.

5. Quesada Sanz & Muñiz Jaén 2010.

6. Pereira 1988, 58, tableau 1.

7. Maraver & Alfaro 1867 ; Quesada Sanz *et al.* 2010.

8. Paris & Engel 1906.

9. Par ex. Cartailhac 1886, 250 ; Sandars 1913.

10. Elles restent cependant citées comme telles par P. Paris dans Paris & Engel 1906, 277, n. 2.

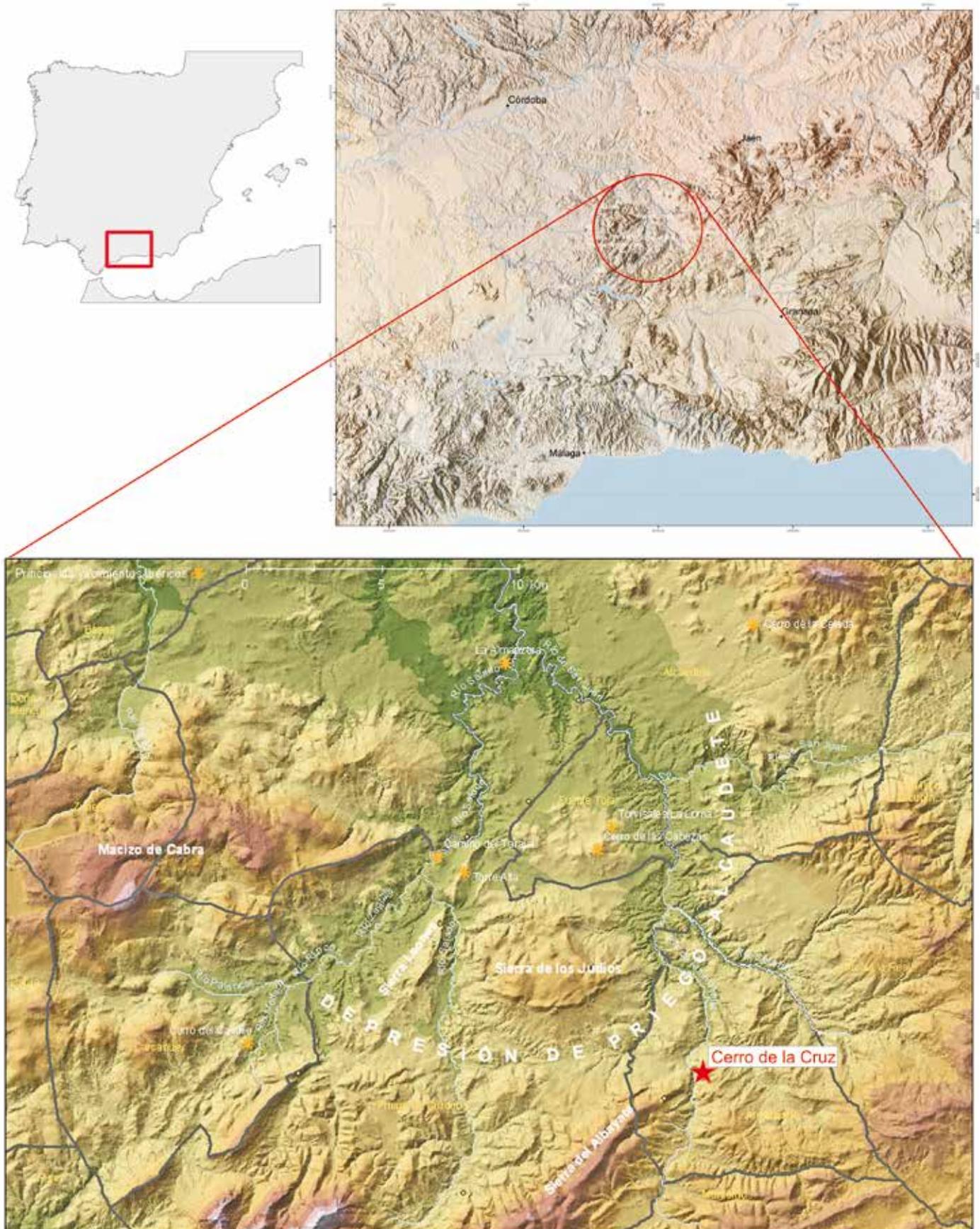


Fig. 1. Localisation du Cerro de la Cruz (Almedinilla, Cordoue). Dans le cadre sont indiqués d'autres sites d'époque ibérique proches du Cerro. Cartographie réalisée par M. Zamora.

des musées à en dehors de l'Espagne, dont le Louvre¹¹ ou le Pitt Rivers Museum d'Oxford¹², en partie par l'intermédiaire des achats d'H. Sandars lui-même. Almedinilla était devenu un site célèbre.

Toutefois, malgré ces premiers travaux prometteurs, le site souffrit ensuite des décennies d'abandon pendant lesquelles les fouilles clandestines allèrent en augmentant, atteignant même une très grande ampleur dans la période 1980-1983¹³. Cette déprédation mena à un réexamen du mobilier issu des fouilles anciennes, sous la direction de D. Vaquerizo Gil (en 1988 et 1989), à une reprise fouilles sur le versant sud du site, dirigées par le même D. Vaquerizo Gil en 1985 et 1987¹⁴, et, plus tard, entre 1987 et 1992, au développement d'un projet de recherche systématique piloté par D. Vaquerizo Gil, F. Quesada Sanz et J. F. Murillo¹⁵, qui entraîna la reprise des interventions sur le terrain en 1989, des prospections systématiques dans la région entre 1987 et 1989, et l'étude du mobilier issu de ces opérations. Cette activité fournit les premières conclusions fermes sur la chronologie et la structure du site ainsi que sur son territoire environnant.

Finalement, suite à une nouvelle période d'abandon, ce travail a repris depuis 2006 dans le cadre d'un projet axé sur la mise en valeur du site pour l'ouverture au public et sur la résolution de nombreuses problématiques de recherche. Ce projet est mené en codirection par F. Quesada Sanz et I. Muñoz Jaén. Une synthèse, publiée récemment, revient sur l'histoire de la recherche et offre un bilan très détaillé des derniers résultats, à laquelle le lecteur pourra se reporter¹⁶.

L'HABITAT IBÉRIQUE

Le village ibérique du Cerro de la Cruz occupe donc une colline rocheuse de forme vaguement triangulaire (fig. 2 à 4). Les versants nord et ouest, très escarpés, forment la vallée encaissée de la rivière Almedinilla ; l'accès à pied y est très difficile, et impraticable pour des cavaliers ou des chariots. En revanche, l'accès par l'est et le sud-est, malgré des pentes raides, est envisageable même pour des véhicules à traction animale. Le Cerro de la Cruz ne comporte aucune surface plate en son sommet, mais le versant méridional est relativement doux et ample, ce qui permet d'y installer des constructions, pourvu que l'on construise en terrasses (fig. 5 à 7).

Les campagnes de fouilles de 1985-1989 ont permis de confirmer que le village ibérique du Cerro de la Cruz est un bon exemple de site de taille moyenne, d'une superficie d'environ 3,5 ha, doté d'une bonne position défensive et d'un accès également aisé à défendre. L'aspect général du site, dépourvu de la surface plate caractéristique des *oppida* des rives du Guadalquivir, comme celui de Puente Tablas (Jaén) dont la superficie est de 6 ha¹⁷, ressemble davantage à d'autres sites ibériques de la Bastétanie montagnaise, plus à l'est, tels que Castellones de Ceal, avec lequel il présente de nombreuses similitudes en ce qui concerne la topographie, la chronologie et la culture matérielle¹⁸. De ce point de vue, le Cerro de la Cruz



Fig. 2. Le Cerro de la Cruz vu depuis le sud en 1987, avant la construction de la couverture de protection de la zone fouillée (indiquée par les flèches). Cl. F. Quesada.

11. Rouillard 1997, 76.
12. Quesada Sanz & Rouillard 2000.
13. Sánchez Sastre 1983.
14. Vaquerizo Gil 1990.
15. Vaquerizo Gil *et al.* 2001.
16. Muñoz Jaén & Quesada Sanz 2010.
17. Ruiz Rodríguez & Molinos 2007.
18. Mayoral Herrera 1996.

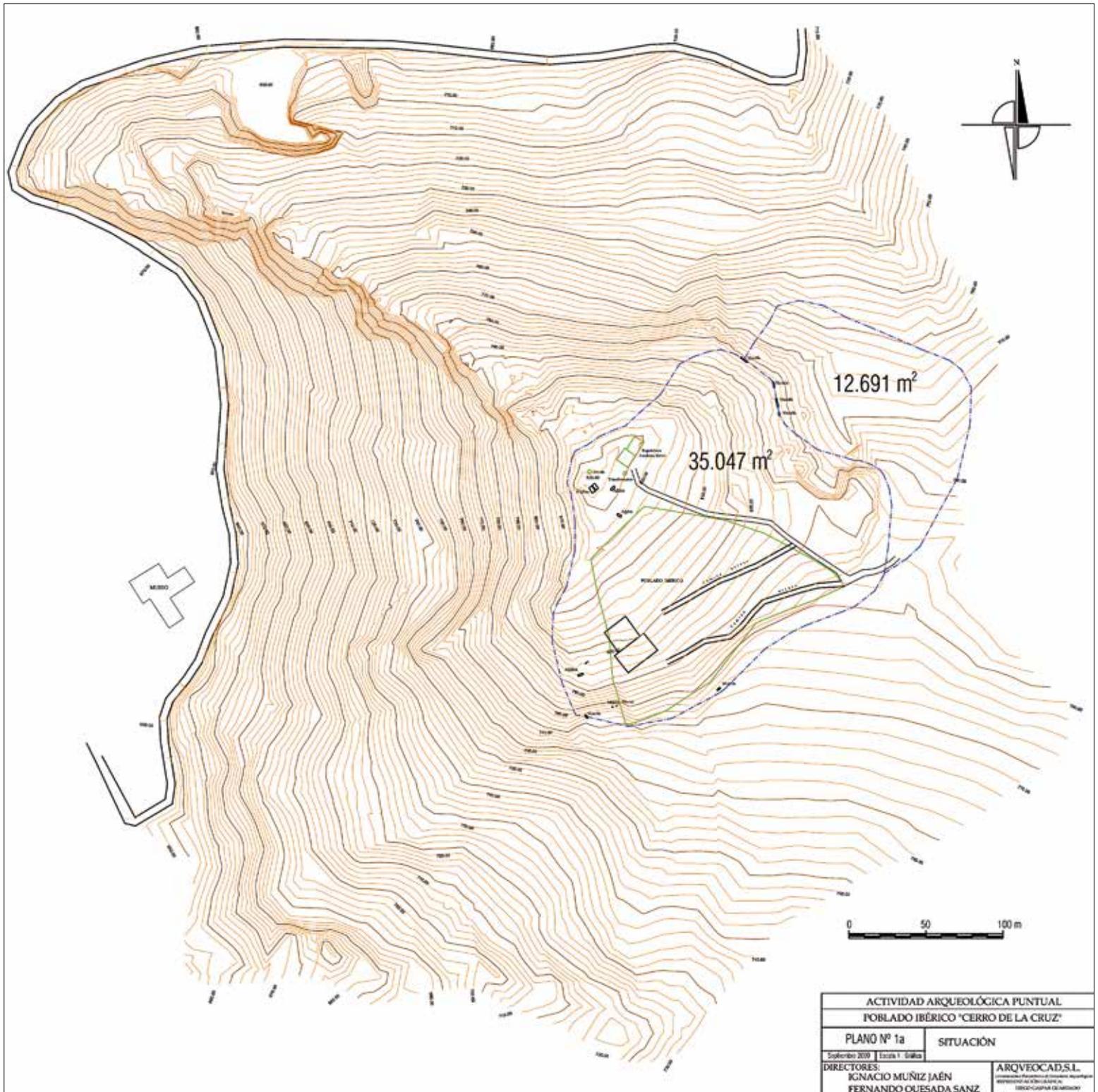


Fig. 3. Planimétrie mise à jour du Cerro de la Cruz (Almedinilla, Cordoue). En bleu, les limites probables et possibles du site ibérique. En vert, la zone clôturée et les constructions modernes. En noir, les chemins d'accès et la zone couverte pour protéger les vestiges fouillés. Cartographie réalisée par D. Gaspar.

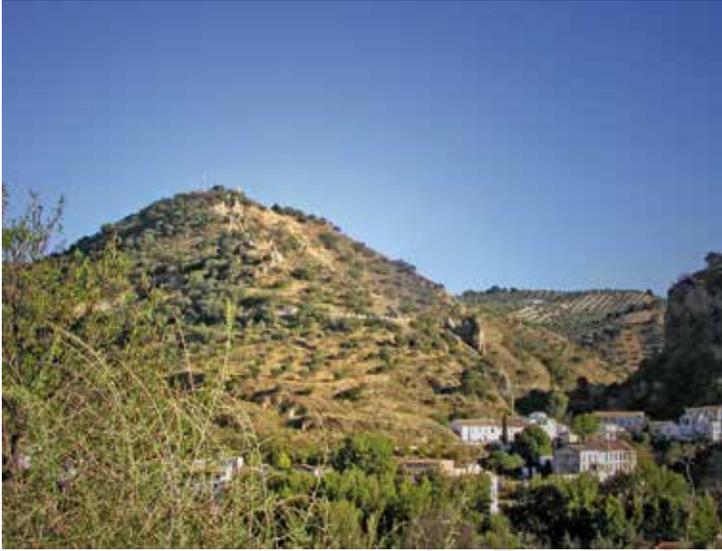


Fig. 4. Le Cerro de la Cruz vu du Nord, avec le village moderne d'Almedinilla à ses pieds. Cl. F. Quesada.

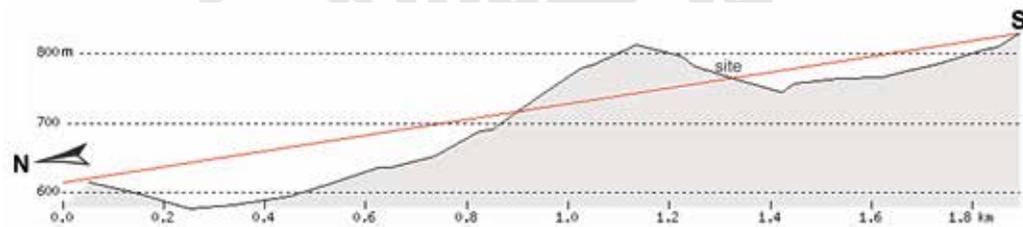


Fig. 5. Coupe topographique approximative nord-sud sur l'image Google Earth du Cerro de la Cruz.

se trouve dans la zone frontalière entre, à l'est, l'ancienne Bastétanie, et, à l'ouest, la région turdétane, plus ouverte, plane, axée sur le Guadalquivir, et sous forte influence punique¹⁹.

Malgré deux sondages effectués à l'extrémité méridionale du versant (fig. 6) au cours des fouilles archéologiques menées de 1985 à 1989, il n'a pas été possible de localiser le rempart qui caractérise normalement ce type de sites. En revanche, l'érosion produite au cours des dernières années dans la zone nord-est de la colline et l'examen détaillé de certains murs de terrassement dans la partie basse du versant sud (fig. 6) ont permis de révéler, entre 2006 et 2009, des pans de muraille, réutilisés par la suite, qui correspondent peut-être à une fortification d'époque ibérique (fig. 8 et 9). Cette hypothèse, toutefois, reste à vérifier par des sondages stratigraphiques. Si l'on se fonde sur ces tronçons de murs pour restituer le périmètre de l'*oppidum* ibérique, on obtient une superficie pouvant atteindre les 3,5 ha, et peut être jusqu'à 4,7 ha (soit environ 47738 m²) si on y inclut la vaste zone orientale, la plus accessible, où est apparu du mobilier, et même, dans des trous laissés par des fouilleurs clandestins, des restes d'importantes structures avec des murs en torchis et des tessons d'amphore *in situ*.

La comparaison entre le mobilier des nécropoles fouillées au XIX^e s. et celui provenant du site d'habitat pose un problème chronologique : le premier est datable entre le IV^e s. a.C. et le II^e s. a.C.²⁰, tandis que les fouilles du village révèlent la présence d'un habitat qui ne se développe qu'au cours d'une seule phase, au II^e s. a.C. Ce problème ne sera pas traité ici en détail²¹. On a retrouvé sur le site, dans les niveaux en superficie – mais jamais à la base des structures –, quelques rares tessons de céramique attique à vernis noir du IV^e s. a.C., très érodés, provenant probablement du haut des versants, où les tranchées de la Guerre Civile et l'érosion ont provoqué davantage de dommages. Au cas où il ne s'agit pas d'objets dont l'usage a subsisté jusqu'au II^e s. a.C. (or on connaît plusieurs cas où ce mobilier peut avoir une durée de vie très longue, aussi bien dans les habitats que dans les nécropoles²²), il est alors possible qu'il ait existé une phase antérieure d'occupation sur la partie haute du site, laquelle n'a pas été concernée par les fouilles récentes. Mais il est clair que, dans la zone fouillée depuis 1985, dont la superficie dépasse largement 1000 m², on n'observe qu'une seule phase constructive importante, avec quelques remaniements mineurs, qui ne peut être datée antérieurement au III^e s. a.C. et même probablement pas avant le début du II^e s. a.C.

Grâce aux fouilles récentes, ce secteur central a révélé un urbanisme élaboré, organisant l'espace en vastes pâtés de maisons. Le bloc central est constitué par un ensemble de structures à plan rectangulaire d'environ 25 x 15 m ; au nord se trouve un autre ensemble, de forme trapézoïdale, dont le plus long côté, orienté nord-sud, mesure également 15 m (fig. 7). Les deux ensembles ouvrent sur des rues dont le tracé correspond à une ligne droite parfaite.

La puissance des soubassements en pierre, et des murs en brique crue ou en torchis enduit, ainsi que la présence de trous de boulins pour l'emplacement de poutres taillées dans des troncs de bois, montrent l'existence de sous-sols ou de pièces semi-enterrées, avec un, voire plusieurs étages, et probablement des terrasses utiles. En outre, plusieurs bâtiments incluent des cours ouvertes ou semi-ouvertes (espaces AB et V sur la fig. 7) présentant des restes d'activités de mouture de céréales, ainsi que bon nombre d'espaces, semi-souterrains ou en rez-de-chaussée, voués au stockage (espaces P, J, AF, III, IV, etc. ; voir fig. 10).

Le plan général implique une construction systématique et planifiée, sans qu'intervienne ensuite, sur la longue durée, un développement "organique" du tissu urbain modifiant le tracé de base initial. Ce modèle bien structuré est de mieux en mieux connu sur les sites d'habitat ibériques, même pour des périodes plus anciennes. Il n'est donc pas nécessaire d'envisager une intervention exogène, romaine par exemple, pour expliquer la régularité du tracé observé au Cerro de la Cruz. D'un autre côté, l'organisation interne de chaque ensemble présente davantage d'irrégularité, ce qui semble indiquer un degré important d'initiative individuelle. Par exemple, le grand ensemble rectangulaire est divisé en deux groupes, selon un axe est-ouest : celui du nord, composé de structures semi-enterrées, est orienté vers la rue XXV ; celui du sud, orienté vers la ruelle S, s'organise en deux niveaux en terrasse qui profitent du pendage du versant, suivant la loi du moindre effort constructif. Cependant, la division interne n'est pas marquée par un mur, mais par une distribution irrégulière opérée sans tenir compte des mêmes critères de division employés pour l'organisation des unités majeures (rues, places, pâtés de maisons). L'autorité

19. Quesada Sanz 2008.

20. Vaquerizo Gil 1988 et 1988-89.

21. Voir à ce sujet Vaquerizo Gil *et al.* 2001, 215-216.

22. García Cano 1999.

Éléments sous droit d'auteur - © Ausonius Éditions juillet 2014

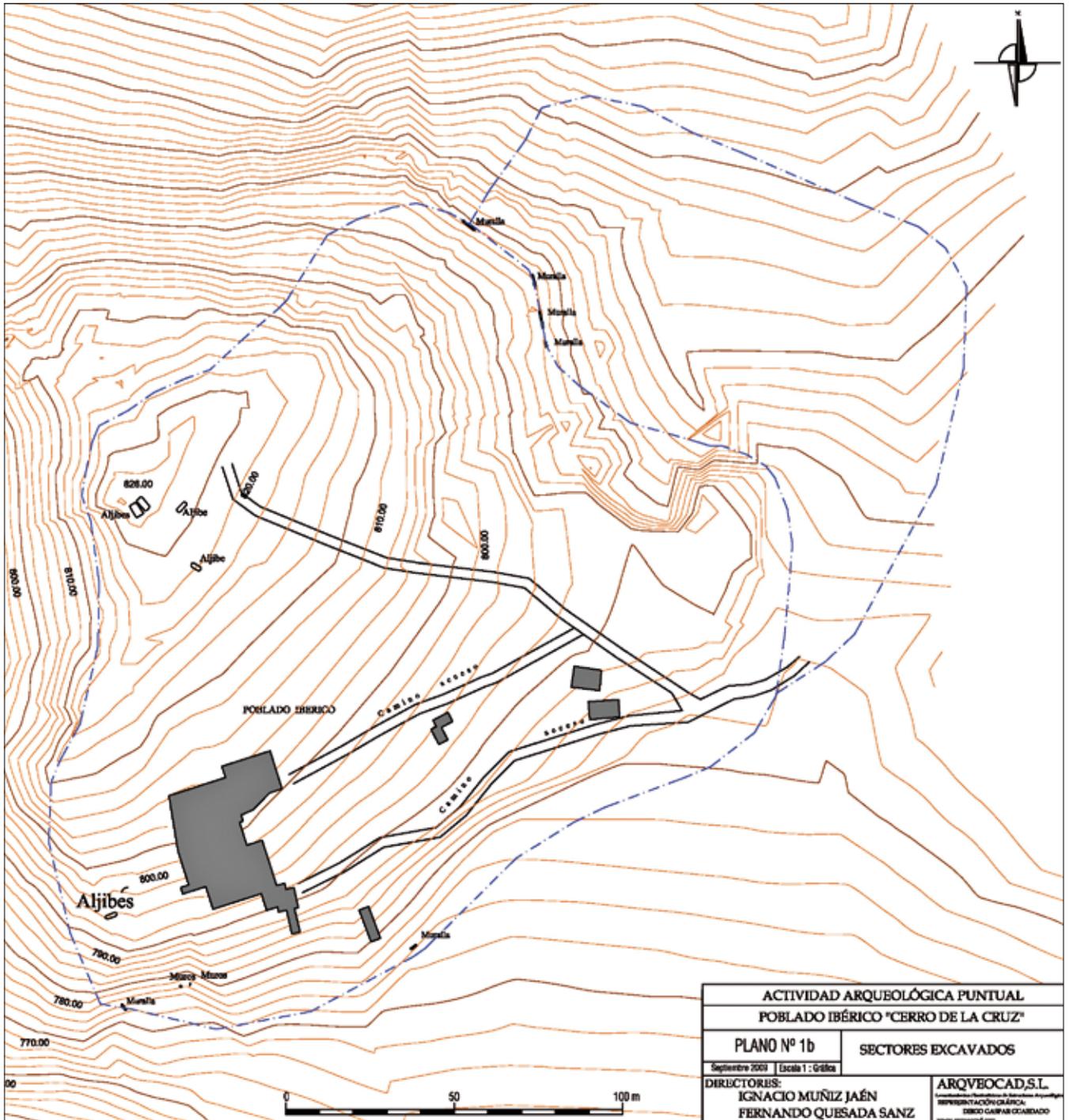
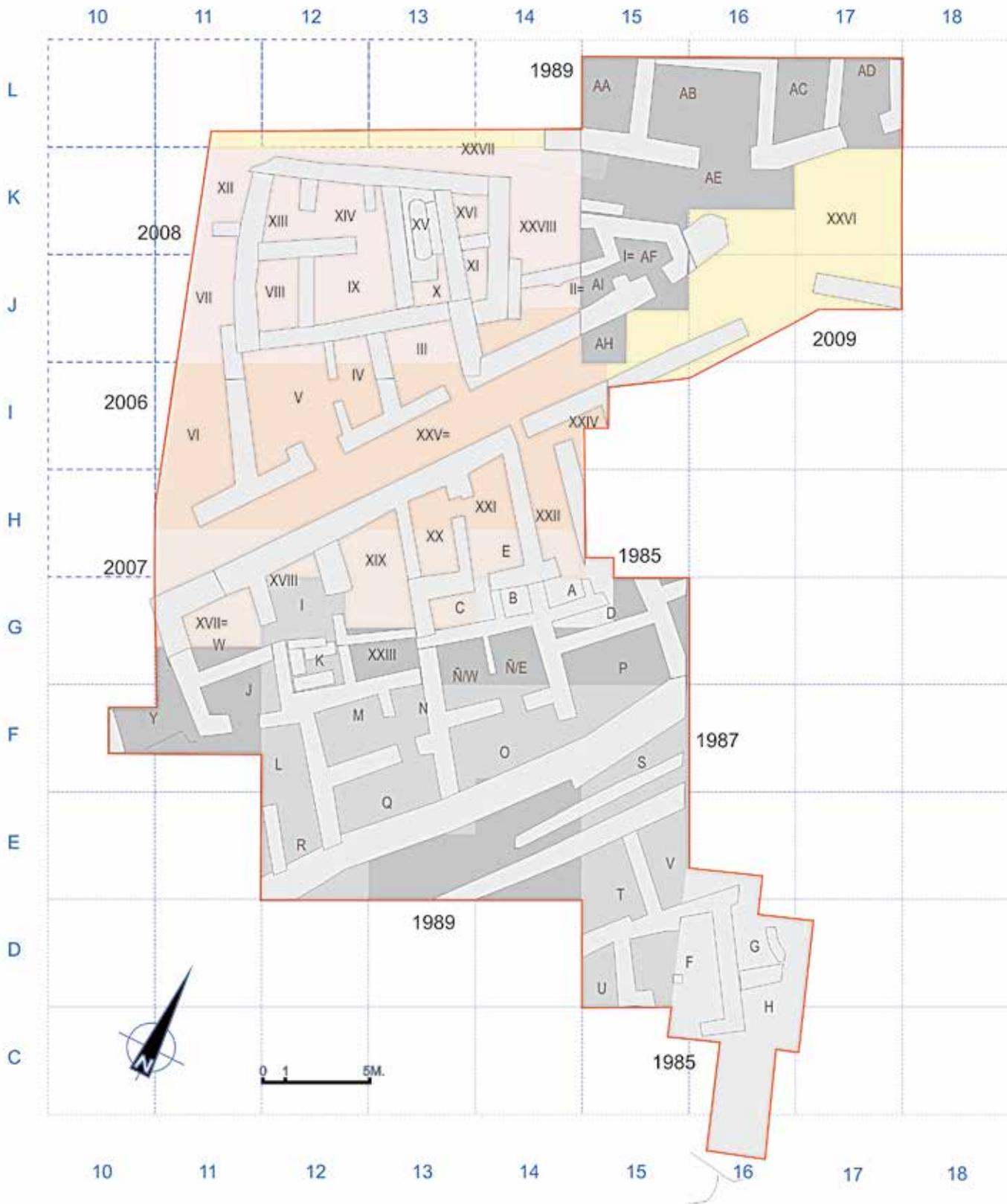


Fig. 6. Zone occupée par l'habitat ibérique du Cerro de la Cruz. La trame grise représente la zone fouillée et les sondages. La ligne en pointillés marque la restitution de la fortification du site et la zone présentant des vestiges externes, englobant quelques structures.

Éléments sous droit d'auteur - © Ausonius Éditions juillet 2014



7. Principale zone fouillée sur le site. Cartographie par F. Quesada.



Fig. 8. Pan du rempart en grand appareil dans la zone nord-est du Cerro de la Cruz.



Fig. 9. Pan du rempart en grand appareil dans la zone sud du site du Cerro de la Cruz. Reconstruit et réutilisé en trois phases minimum.

ayant planifié l'articulation générale de la zone fouillée semble s'être cantonnée au niveau le plus élevé, sans intervenir à une échelle inférieure.

L'architecture et de la culture matérielle du village, purement ibériques, reflètent sous plusieurs aspects une influence externe à caractère punique, elle-même sous influence hellénistique : les citernes "*a bagnarola*" creusées à l'intérieur ou à l'extérieur des maisons ; certains murs en *opus africanum* ; l'influence punique évidente dans le répertoire des formes céramiques, concernant non seulement les amphores "ibéro-puniques", très abondantes, mais également les importations gréco-italiques de type "campamentos numantinos" produites probablement à *Gades* ; des vases plus petits, comme les *askoi*, les marmites globulaires à anses hautes, etc... Tout cela constitue autant d'indices d'un lien étroit avec les zones sémitisées de la vallée du Genil, et, au-delà, avec les villes puniques de la zone côtière méridionale et avec *Gades*²³.

En Andalousie, les habitats ibériques fouillés en extension sont très rares. À l'heure actuelle, celui du Cerro de la Cruz constitue en péninsule Ibérique l'un des meilleurs exemples de l'urbanisme, de l'architecture et des techniques de construction ibériques, grâce à l'excellente conservation de ses vestiges, dont il n'existe quasiment aucun équivalent ailleurs.

UNE DESTRUCTION VIOLENTE

Les fouilles de ces dernières années ont confirmé que les résultats extraordinaires obtenus dans les fouilles des années 1980, au cours desquelles avaient été retrouvées des pièces entières remplies de mobilier de toutes sortes²⁴, ne sont pas le fruit du hasard. Le schéma stratigraphique de base, qui révèle de manière assurée la destruction d'un village à son apogée, est identique dans l'ensemble des zones fouillées sur le site.

Sur les sols des bâtiments, généralement en terre battue, apparaît de manière systématique une couche épaisse de mobilier complet, mais écrasé et broyé par l'effondrement des toitures et des murs. Plusieurs dizaines de vases complets apparaissent dans chaque pièce, parfois de grandes amphores ou des vases de stockage, parfois des récipients de transport ou de la vaisselle de table (fig. 10 et 11) ; dans certains cas, il est possible d'identifier une pièce vouée à la transformation de denrées alimentaires et une autre, voisine, destinée au stockage²⁵. Outils agricoles, récipients de métal (bronze ou plomb), éléments de chars, d'harnachement de chevaux, tapis en sparterie calcinés..., le répertoire des objets *in situ* est impressionnant. Souvent, lorsqu'un vase a été recouvert par des poutres ardentes, il apparaît totalement calciné. Sa surface

23. Quesada Sanz 2008.

24. Vaquerizo Gil *et al.* 1991 et 1992.

25. Par ex. Vaquerizo Gil *et al.* 1992.



Fig. 10. Espace III dans la zone centrale de l'habitat. Pièce au rez-de-chaussée (avec sortie directe sur la rue XXV) employée pour le stockage de céréales dans de grands récipients. On observe des cendres et de la terre brûlée, résultats de l'incendie ayant détruit le village.

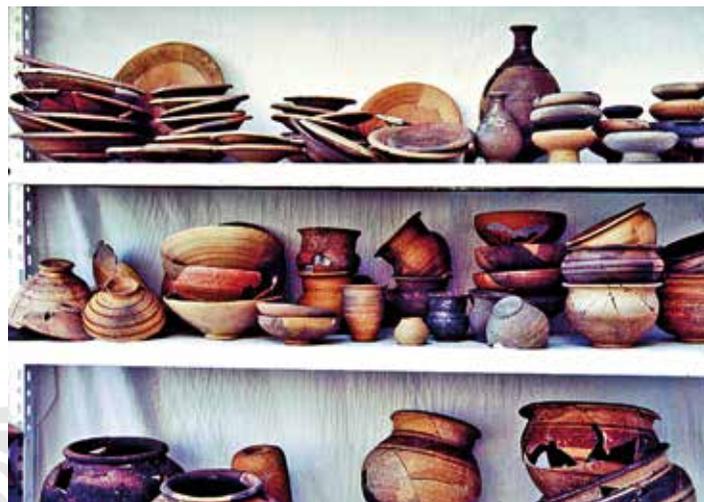


Fig. 11. Mobilier de la pièce P, campagne de 1987 (pour d'autres exemples, voir Vaquerizo Gil *et al.* 2001, 133 sq.).

est alors recuite en atmosphère réductrice, ce qui lui confère une couleur grise, tandis qu'un autre vase à proximité conserve sa couleur beige caractéristique (fig. 12). En certains endroits, on retrouve des meules rotatives dont les graines ou la farine ont été carbonisées sur place (fig. 13), des briques crues empilées dans une cour, prêtes pour des travaux jamais achevés (fig. 14), ou encore des restes de métiers à tisser avec des dizaines de pesons. Certaines pièces, souvent des caves ou des parties des rez-de-chaussée de bâtiment plus grands, apparaissent comblés de mobilier, d'autres quasiment vides, mais tout indique que, lors de l'effondrement de la toiture et des murs, des activités quotidiennes étaient en train de se dérouler, de telle manière que pratiquement aucun objet ne put être retiré. Tout ce mobilier enseveli apparaît partiellement brûlé, certaines zones sont recouvertes de cendres, de fragments de bois carbonisés, de restes de toitures et de poutres écroulées, d'autres directement recouvertes par d'épaisses couches de murs en torchis ou en briques crues effondrés (fig. 15). La séquence la plus fréquemment observée est celle-ci : effondrement des toitures et des étages supérieurs à l'intérieur de la pièce, suivi immédiatement par la chute des murs, généralement celui du nord (en haut du versant) ou bien les murs latéraux. Les murs méridionaux ont tendance à s'écrouler sur la terrasse inférieure du versant, et leurs restes ont souvent été très exposés à l'érosion au fil des siècles.

Les quatre campagnes de fouilles entre 2006 et 2009 (fig. 7) ne laissent aucun doute : l'incendie fut intentionnel et avait pour but de détruire le village. Actuellement, à proximité de l'aire centrale qui a été fouillée, des informations supplémentaires sont fournies par plusieurs sondages (fig. 6) qui couvrent environ 180 m sur un axe est-ouest, depuis le dénivelé menant à la rivière Almedinilla jusqu'à la zone où se trouvait probablement l'accès principal du village, et environ 70 m sur un axe nord-sud, vers la zone basse. Dans toute cette zone, les sondages montrent le même schéma, et la superficie totale englobée est d'environ 12 600 m², soit entre un tiers et un quart de la surface totale habitable



Fig. 12. Grand récipient de stockage à couvercle conique brûlé. Pièce P. Campagne de 1989.



Fig. 13. Meule *in situ* sur une plateforme en terre entre les espaces O et P. Campagne de 1987. Le canal de la plateforme contenait de la farine brûlée, et plusieurs récipients autour renfermaient encore des graines prêtes pour la mouture. Il s'agit de légumineuses (Arnanz 2000).

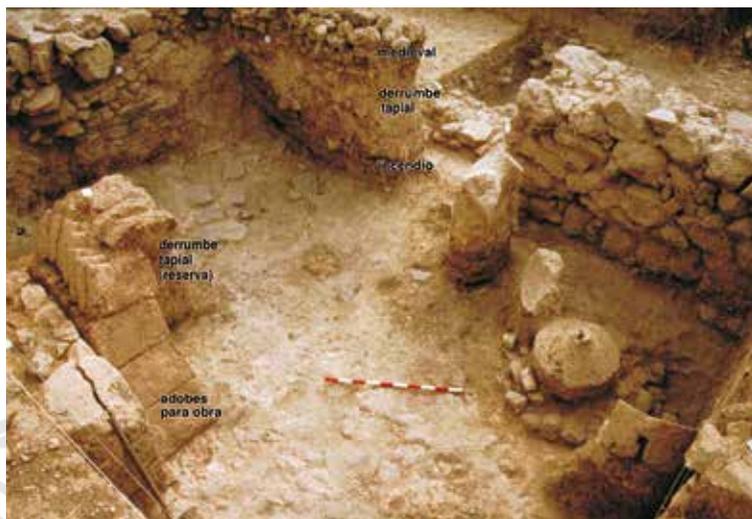


Fig. 14. Cour (nommée AB) orientée vers la porte aux chars (partiellement dissimulée par le mur médiéval et la butte-témoin inférieure) et la place XXVI (=AE). Campagne de 1989. On observe un empilement d'adobes sur le sol, partiellement affaissé vers le sud à cause de l'effondrement du mur situé immédiatement au nord.

du Cerro de la Cruz. Certes, dans le monde antique, dans des habitats présentant une grande densité de bâtiments construits essentiellement en bois, et où la vie quotidienne impliquait l'entretien d'une multitude de foyers ouverts, les incendies pouvaient être dévastateurs et concerner de grandes superficies, si bien que l'ampleur d'une destruction par le feu, même généralisée, ne suffit pas à prouver le caractère intentionnel de l'incendie.

Cependant, dans le cas d'un incendie accidentel, éteint par consommation, par la pluie ou par les efforts des habitants, ceux-ci seraient normalement venus remuer les débris le plus tôt possible afin de récupérer les objets en bon état, et auraient reconstruit rapidement pour reprendre une vie normale. Or, il n'y a aucune trace de cela sur le Cerro de la Cruz. C'est même tout le contraire qui s'est produit. Le feu dura probablement plusieurs jours : dans beaucoup de cas, le mobilier céramique sur lequel les poutres ardentes se sont écroulées est complètement calciné, ayant subi une chaleur intense qui a arraché des éclats sur la surface (fig. 16). Une fois le feu consumé, personne n'est venu remuer les restes pour sauver parmi les structures à demi ruinées et carbonisées le mobilier qui pouvait encore être sauvé, comme c'est pourtant l'habitude depuis l'Antiquité et jusqu'à nos jours suite à ce type de catastrophes.

Il n'y a pas non plus d'indices de reconstruction, même partielle, du site d'habitat. Ceci est particulièrement étonnant, car, de la richesse et la variété des structures fouillées, on peut déduire que le village était assez prospère. Bien que situé dans une zone relativement marginale par rapport aux grandes voies de communication du Guadalquivir et de son arrière-pays, sa capacité économique était plutôt bonne, puisqu'il entretenait des liens commerciaux étroits avec le domaine turdétan, et même avec *Gades*. Sa localisation, dans le cadre régional et local (fig. 1) était, au II^e s. a.C., assez prometteuse, compte tenu du processus de romanisation de la Bétique.

Après la destruction vint donc l'abandon, et pendant presque un millénaire, le Cerro de la Cruz ne fut pas réoccupé. Pourtant, au pied de la colline, immédiatement au nord et de l'autre côté de la rivière, une importante villa romaine (El Ruedo) fut établie sous le Haut-Empire. De même, la présence de céramique en surface indique peut-être l'existence d'un hameau d'époque romaine impériale à quelques dizaines de mètres au sud du village, dans la petite dépression méridionale parcourue par un ruisseau saisonnier. Dans cette zone, une prospection de surface intensive en 1990 a mis en évidence une certaine concentration de céramique romaine sur une superficie d'environ 200 à 400 m² ²⁶. En revanche,

26. Vaquerizo Gil *et al.* 1991, 175 sq. et fig. 4 à 8.



Fig. 15. Vue du nord de la pièce semi-souterraine XXI, séquence stratigraphique où l'on apprécie les vestiges médiévaux (15a) sur le torchis issu de l'effondrement des bâtiments ibériques (15b), l'incendie (15c) et le niveau de sol (15d).



Fig. 16. Amphores du type Muñoz E-2=Ramón T-9.1.1.1 (dénommées aussi 'campamentos numantinos', en raison de leur présence dans les camps du siège conduit par Scipion en 134/133 a.C.), carbonisées et desquamées sous l'effet de la chaleur. Elles apparaissent dans presque toutes les pièces de stockage, et contenaient probablement des salaisons de Gades (cf. Ferrer Albedla & García Vargas 1994).

sur le Cerro de la Cruz lui-même, il n'y a pas une seule structure²⁷ datable entre la destruction de l'habitat ibérique (vers le milieu du II^e s. a.C.) et l'établissement du village médiéval islamique, probablement arabe, dans la deuxième moitié du X^e s. p.C. Aux alentours du site, aucun indice ne permet de supposer la présence d'un habitat important entre les II^e-I^{er} s. a.C. et l'époque augustéenne ou julio-claudienne.

Au vu de toutes ces données, connues depuis longtemps et confirmées par les dernières fouilles à une échelle très supérieure, il semble clair que l'incendie toucha l'ensemble du village, qu'il ne fut pas causé par un accident et qu'il fut peut-être aggravé par la chaleur et par le vent. Il fut intentionnel, provoqué par quelqu'un qui, en outre, empêcha le retour de la population, la recherche de restes et une éventuelle reconstruction du village.

UN MASSACRE DANS L'HABITAT

Cependant, la preuve définitive et irréfutable du caractère intentionnel et violent de la destruction du site est l'apparition, au cours des fouilles de 2006 et 2009, d'une série de restes humains, parmi lesquels il y avait des squelettes presque complets portant des marques visibles de coups *perimortem* portés à l'arme blanche. Deux d'entre eux furent tués à l'arme blanche et restèrent étendus sur le sol de la rue XXV, à proximité de la porte de la pièce I (=AF), au niveau où la voie publique débouche sur la "place" (fig. 7 et 17). Quelques portes plus loin, vers le bas de la même rue, dans la maison qui dominait l'espace V (une cour avec quelques meules hors d'usage), se réfugièrent au moins deux autres personnes, qui y étaient probablement cachées et qui moururent suite à l'effondrement de la maison. Toujours dans la même rue, quasiment au niveau de surface actuel résultant de l'érosion (US 1004), ont été retrouvés les restes humains de plusieurs autres individus (un homme adulte et deux jeunes femmes).

Nous allons analyser plus en détail les restes les plus représentatifs, c'est-à-dire ceux situés (fig. 17, 18) dans la zone où la rue XXV débouche sur la place XXVI. Dans ce secteur, le sol de la rue, en terre battue mélangée à de petits éclats de céramique (UC 1398), est recoupé à l'est, juste au niveau où la rue s'ouvre sur l'espace ouvert, par un mur irrégulier d'époque médiévale (UC 1398, en blocs de pierres liés par de la terre provenant des anciens niveaux ibériques, US 1392). Ce mur fait partie d'un bâtiment médiéval bien conservé, situé juste à l'est, daté de l'époque émirale, entre le milieu du IX^e s. et le début du X^e s. p.C., et dont la fouille a montré qu'il recouvrait les niveaux ibériques.

À cet endroit, la rue ibérique est bordée, au sud, par un grand mur (UC 1035) qui délimite un pâté de maisons, et, au nord, par le soubassement en pierre d'un puissant mur (UC 1002) et le seuil d'une porte (UC 1427) ouvrant sur une petite pièce trapézoïdale (salle D) identifiée à un magasin et dotée probablement d'un étage dont les murs en torchis sur soubassements de pierre se sont effondrés sur la rue (US 1357). Cette couche épaisse, recouvrant l'ensemble de la rue, est recoupée par des fosses d'époque médiévale contemporaines à l'habitation mentionnée (UN 1354) et représente le même niveau que le remplissage de torchis tombé à l'intérieur de la pièce ibérique I (US 1384).

Des squelettes mutilés dans la rue XXV-est

C'est ici que, pendant la campagne de fouilles de 2009, on mit au jour deux squelettes en connexion anatomique, tombés tous les deux au même moment (car les bras et les jambes s'entrelacent partiellement, cf. fig. 19), et qui furent isolés et identifiés comme l'US 1401 et l'US 1402. Les deux ont été partiellement détruits par le mur médiéval UC 1358 : le crâne, le torse et pratiquement tous les membres supérieurs, à l'exception d'une des mains, ont disparu chez l'individu 1401 ; chez l'individu 1402, il manque seulement le crâne et une partie des cervicales. Il est évident que, lorsque, la zone fut excavée à l'époque médiévale pour installer le mur 1358 qui couvrait en partie une tranchée afin de construire une pièce semi-souterraine, les squelettes n'étaient pas visibles. Afin de confirmer définitivement cette hypothèse, le mur médiéval a été partiellement démonté. Effectivement, dans la terre employée pour lier les blocs de pierre (US 1392), quelques fragments d'os ont été

27. Sur le Cerro de la Cruz à proprement parler, durant toutes les campagnes de fouilles, et parmi plusieurs centaines de milliers de tegulae romaines et médiévales, seuls deux petits fragments très érodés de tegulae romaines (1987 et 2006) et les restes d'une ou peut être deux sigillées (2007) ont été retrouvés dans des niveaux de surface altérés par des travaux modernes (chemin d'accès et perforations pour insérer les poutres métalliques de la couverture du site, réalisée en 1997-98 : Muñiz Jaén 2010b). Dans l'un et l'autre cas, il doit s'agir d'un apport exogène. Les fragments de vase, en particulier, (US 1142, remplissage de UN1141, équivalente de l'US 1165) sont associés à de la céramique médiévale d'époque émirale, et se situaient à proximité immédiate au sud/sud-ouest des fondations modernes en béton (UC 1094).

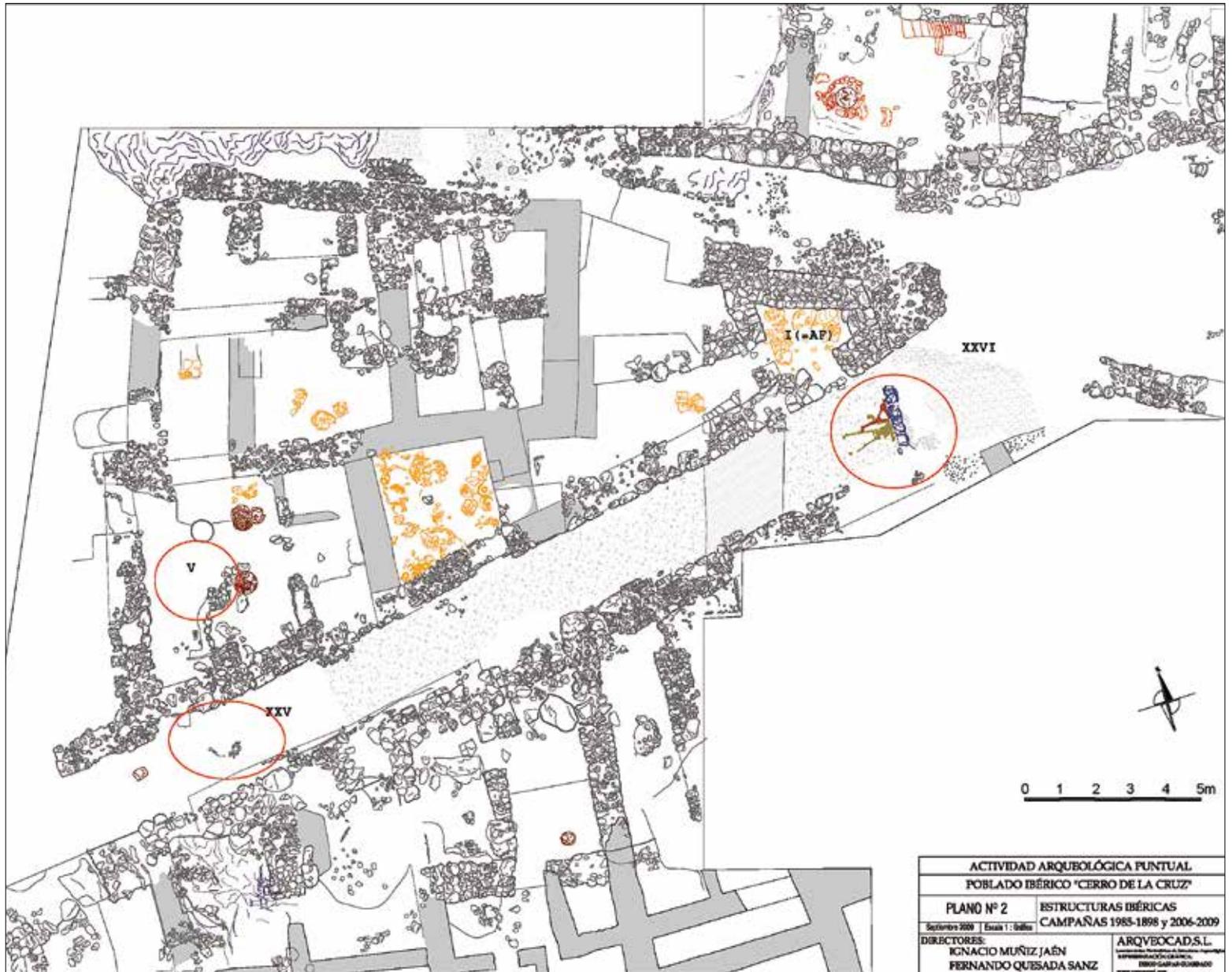


Fig. 17. Plan détaillé de la zone fouillée pendant les campagnes 2007-2009, montrant les pièces et les espaces où des restes humains portant des traces de violence sont apparus.

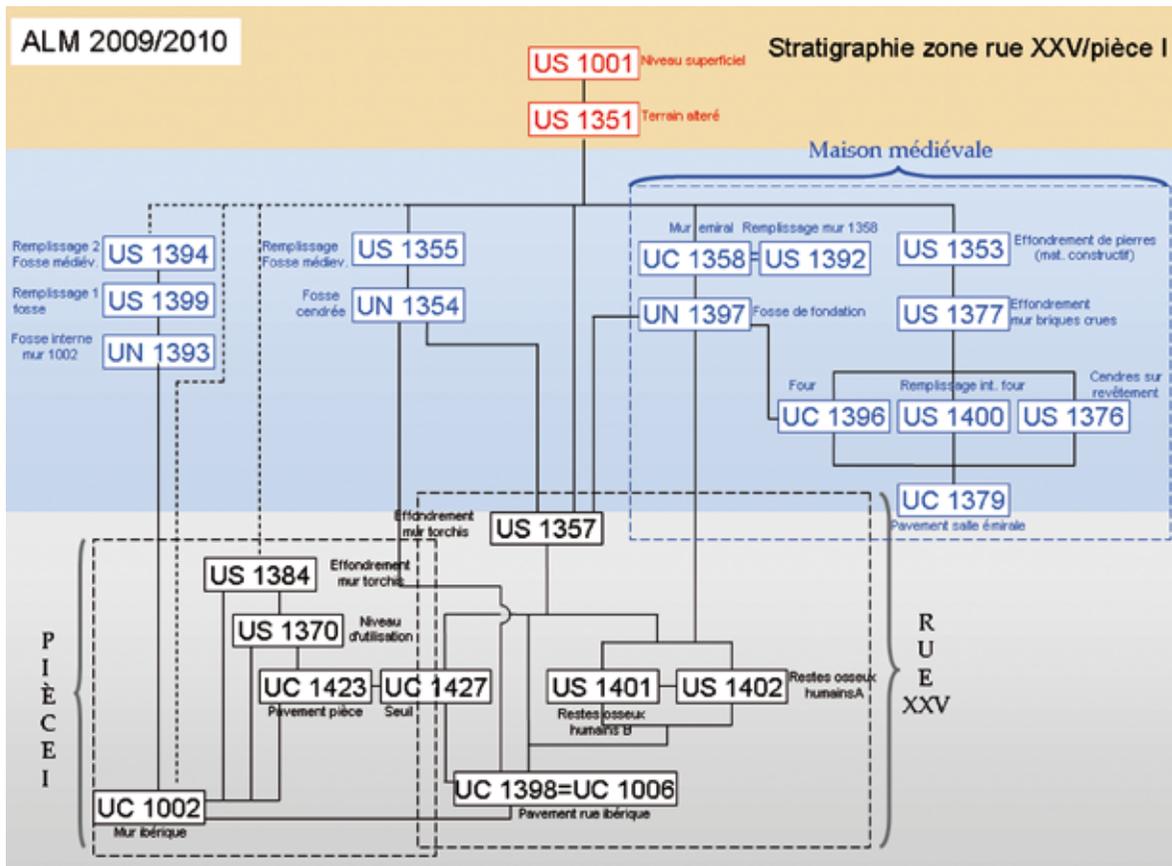


Fig. 18. Diagramme stratigraphique commenté de la zone où l'on a retrouvé les deux squelettes mutilés.

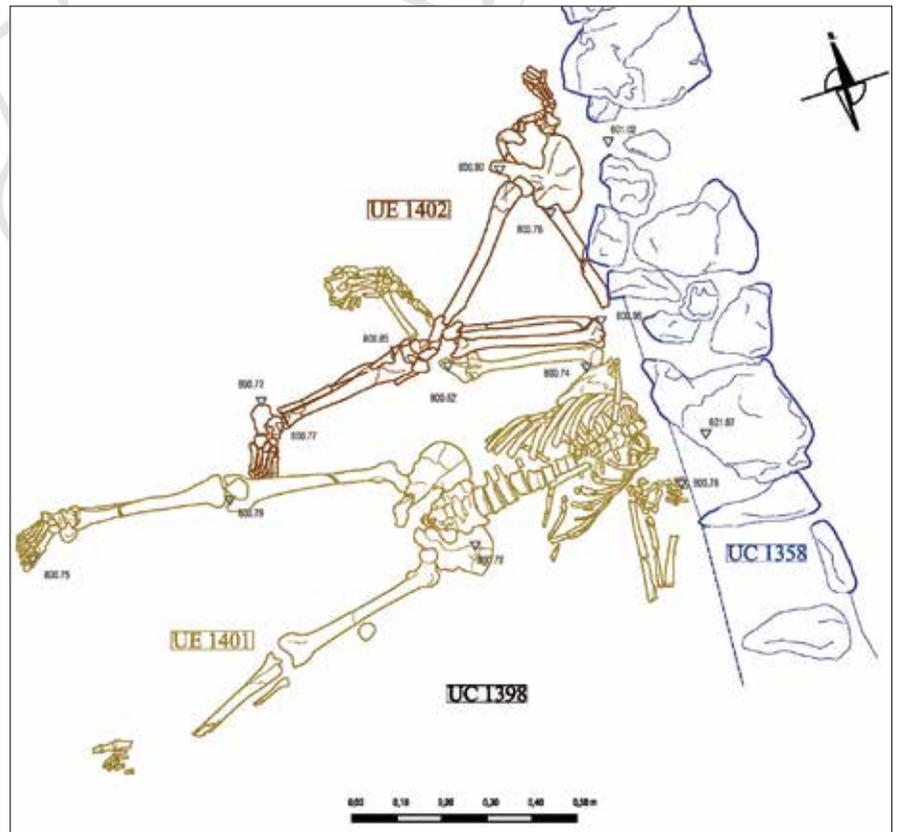


Fig. 19. Plan détaillé des deux squelettes d'époque ibérique retrouvés dans la rue et recoupés par un mur médiéval.

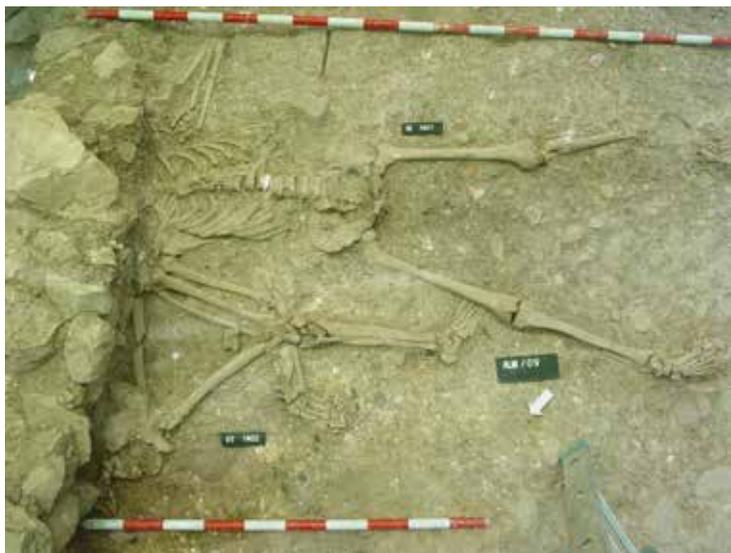


Fig. 20. Squelettes 1402 (au premier plan) y 1401 (derrière) vus du nord, sur le seuil de la porte de la pièce I donnant sur la rue.

retrouvés, en particulier un fragment du radius d'un individu masculin de grande taille, un fragment du cubitus droit du même individu avec un possible traumatisme *perimortem* au niveau du coude. Les deux os, absorbés dans l'appareil du mur médiéval, étaient restés partiellement articulés. Plusieurs fragments des vertèbres lombaires et cervicales d'un adulte ont également été retrouvés. Tous ces restes osseux sont cohérents par leur position, leurs caractéristiques et leur morphologie, avec l'individu 1402. Une troisième molaire inférieure droite d'un individu jeune, une canine inférieure, un fragment d'arc zygomatique droit (zone de la joue) présentant une fracture ancienne mais *postmortem* (causée selon nous au moment de la construction du mur médiéval) et une phalange d'un doigt de la main d'un adulte sont également compatibles avec l'individu 1401 ou 1402. Etant donné que le mur médiéval n'a pas été complètement démonté, il est possible que d'autres fragments du squelette cervical et crânien des deux corps se trouvent mélangés à la terre ayant servi de liant entre les blocs.

L'individu 1401, au sud, apparaît complètement articulé en décubitus dorsal, les jambes écartées. Ses ossements présentent de nombreuses fractures par pression, exercées probablement par l'effondrement de l'US 1357. Les deux bras

apparaissent dans une position forcée : le droit en demi-flexion dorsale et en abduction par rapport à l'axe majeur du corps, sous la jambe de l'individu 1402 (fig. 21) le bras gauche, en hyperflexion, pose la main sur l'épaule (fig. 22). Le troisième métacarpe gauche, ainsi que sa phalange, montre des signes d'une légère exposition au feu. Malgré des fissures et des fractures dues à la compression postdépôtionnelle, et la perte du crâne à cause du mur médiéval, le squelette est en très bon état. Cela a permis d'établir des estimations fiables d'âge, de sexe et de taille : l'individu 1401 était un adulte jeune (de 21 à 25 ans), de sexe masculin²⁸ et d'une taille d'environ 168 cm (\pm 6.96 cm). Il y a en outre des caractères morphologiques déductibles de l'analyse osseuse sur lesquels nous n'insisterons pas ici.

En revanche, il est nécessaire de décrire de manière détaillée une série de lésions osseuses particulièrement remarquables. En premier lieu, l'omoplate droite est sectionnée dans toute sa longueur (fig. 23), donnant lieu à deux fragments : la moitié supérieure de l'épine et l'acromion, puis le reste de l'omoplate. La surface de la section est lisse dans les deux fragments, les bords sont lisses et uniformes. La morphologie de la lésion est compatible avec une fracture de l'os frais²⁹, hypothèse confirmée par la patine présente à l'intérieur de la lésion, qui écarte la possibilité d'une fracture *postmortem*. Aucun signe n'indique une régénération osseuse, si bien que nous considérons que la section est compatible avec un traumatisme *perimortem* par arme blanche³⁰. Il s'agit probablement d'un coup d'épée selon un plan oblique, du haut vers le bas, avec l'intention probable d'amputer le cou, mais ayant passé trop bas.

Le même individu 1401 présente, en outre, une mutilation partielle d'un fragment de l'épine sciatique de l'os coxal droit (fig. 24), aux bords lisses et propres, sans signes de régénération osseuse. Il s'agit d'un traumatisme *perimortem* réalisé à l'aide d'un instrument coupant lorsque l'individu se trouvait probablement de dos par rapport à l'agresseur, légèrement penché en avant. Le coup tranchant est arrivé de derrière et de manière oblique, du haut vers le bas. Outre ces fractures, d'autres traumatismes *antemortem* sans rapport avec le moment de la mort ont été détectées, en particulier deux fractures

28. Estimation de l'âge en fonction des critères suivants : présence de stries de croissance dans les vertèbres : adulte jeune (Reverte Coma 1991) ; degré de fusion de l'extrémité sternale de la clavicule : moins de 30 ans (Brothwell 1987) ; degré de fusion des vertèbres sacrales : moins de 30 ans (McKern & Stewart 1957) ; phase III de l'évolution de symphyse pubienne : 36-40 ans (Meindl & Lovejoy 1989) ; phases A-E de l'évolution de la surface auriculaire de l'ilium : 20-30 ans (Meindl & Lovejoy 1989) ; phase 5 de l'évolution des faces sternales des côtes : 30-35 ans (Loth & Iscan 1989). Le sexe a été identifié à partir de la morphologie de l'os coxal et la métrologie du squelette postcrânien, la taille à partir de la longueur perpendiculaire du fémur (Mendonça 2000).

29. Etxeberria Gabilondo 2003.

30. Etxeberria Gabilondo *et al.* 2005-2006.



Fig. 21. Position du bras de 1401 sous la jambe de 1402.



Fig. 22. Torse de l'individu 1401, sur le dos, avec le bras droit en position très forcée sur l'épaule.



Fig. 23. Individu 1401. Traumatisme tranchant par arme blanche, frôlant l'amputation, sur l'épaule droite, du haut vers le bas et de la partie externe vers l'interne.



24. Fracture du côté droit de la hanche de l'individu 1401, qui pénétra profondément jusqu'à le sectionner en partie.



25. Position du pied droit de 1402 sous une des jambes de 1401.

consolidées des côtes K9 et K10 gauches, ainsi que d'autres déformations liées à un effort physique important au cours de la vie, et des lésions dégénératives modérées, voire légères, au niveau des articulations³¹.

En ce qui concerne l'individu 1402, toute la partie supérieure du corps est perdue au-dessus de la taille. Les restes conservés (hanches, jambes et parties distales des bras) apparaissent en décubitus latéral gauche, liés au squelette 1401 : le bras gauche du premier, comme nous l'avons vu, passe sous le genou du deuxième (fig. 21), tandis que le pied droit de 1402 apparaît sous la jambe de 1401 (fig. 25), ce qui implique, outre la position stratigraphique, une mort simultanée.

La position de l'individu 1402 au moment de la mort est encore plus forcée que celle de 1401. Les jambes apparaissent fléchies : la droite en angle à 90 degrés, avec le genou à la hauteur de la hanche ; la gauche en position plus naturelle. Les bras devaient se trouver en position complètement forcée, puisque la main droite est conservée, juste derrière le coccyx (fig. 26).

Il s'agit d'un adulte jeune, légèrement plus âgé que 1401 (30-35 ans), de sexe masculin, d'une taille d'environ 167 cm ($\pm 6,96$ cm)³². La présence dans les deux squelettes des os sésamoïdes (face palmaire de la main droite chez 1401 ; pied chez 1402) qui font partie de la caractérisation morphologique non métrique, et qui les éloignent de la normalité statistique, pourrait indiquer un lien de parenté entre les deux individus, étant donné que la présence de ces os présente généralement une composante héréditaire et leur abondance est liée à l'endogamie³³.

Outre les particularités morphologiques et des lésions légères dues au stress lié à des activités intenses³⁴, cet individu présente également de graves fractures *perimortem*. D'une part, on note un traumatisme sévère à la jambe gauche à la hauteur de la cheville : un coup tranchant sectionna complètement le péroné et atteint le tibia (fig. 27) au niveau de la diaphyse dans sa moitié distale, jusqu'à venir heurter la malléole interne du tibia. Le coup vint de l'extérieur et de manière quasiment perpendiculaire à la jambe, et l'on peut observer le point où la lame est restée coincée contre la malléole.

31. López Flores 2010.

32. Les critères sont : phase II de l'évolution de symphyse pubienne : 30-35 ans (Meindl & Lovejoy 1989) ; phase III de l'évolution de la surface auriculaire sacro-iliaque : 30-35 ans (Meindl & Lovejoy 1989) ; morphologie de l'os coxal : masculin (Ubelaker 1999) ; métrologie du squelette postcrânien : masculin (Olivier 1960 ; Krogman & Iscan 1986) ; longueur perpendiculaire du fémur (Mendonça 2000).

33. Brothwell 1987.

34. López Flores 2010.



26. Détail des restes de l'individu 1402, coupé par le mur médiéval. Derrière l'os coxal, on peut observer l'une de ses mains.



27. Amputation totale (péroné) y partielle (tibia) de l'extrémité distale (vers la cheville) de la jambe gauche de l'individu 4602. On observe la ligne où le coup s'est arrêté.

Éléments sous droit d'auteur - © Ausonius Éditions

De plus, l'individu 1402 reçut probablement au moins un autre coup tranchant extrêmement violent sur la cuisse, presque à hauteur du genou (fig. 28), mais cette fracture est moins évidente que dans les autres à cause de l'altération de cette partie du corps par le mur médiéval. On ne peut donc pas affirmer avec certitude que le coup a sectionné complètement le fémur (fig. 28).

Si cela ne suffisait pas, parmi les os retrouvés dans l'appareil du mur médiéval (parmi lesquels nous avons déjà mentionné des vertèbres, des dents et une partie d'un bras), il y a aussi un fragment de radius droit d'un individu masculin adulte, très probablement 1402, qui présente un coup tranchant profond en diagonale sur le coude, de l'extérieur vers l'intérieur. Malgré l'irrégularité de la surface de section, peut-être due à la nature du tissu et à la dureté de cette zone, le bord de la section présente un profil régulier, propre, parfaitement délimité et donc compatible avec les fractures commentées ci-dessus (fig. 29).

Les deux squelettes correspondent ainsi à des individus ayant subi une mort violente (fig. 30). Comme les amputations *perimortem* impliquent peut-être d'autres blessures sur les tissus mous que nous n'avons évidemment pas pu documenter, il semble qu'ils ont été victimes d'un acharnement remarquable. On observe des amputations ou semi-amputations au niveau des jambes et des bras, qui rappellent par exemple les blessures des prisonniers torturés et exécutés à La Almoína de Valence vers 75 a.C.³⁵. La position des cadavres, avec les jambes et les bras entrelacés partiellement, selon des gestes forcés, indique une agonie sur le sol. Les traces d'exposition à la chaleur sur certains os sont probablement le résultat de l'effondrement de la structure avoisinante au nord qui couvrit rapidement les corps avant que, une fois le feu éteint, ils n'aient pu être altérés par des animaux charognards.

Deux cadavres complets dans ces conditions de dépôt et avec de telles traces de mutilation constituent déjà une preuve palpable du caractère intentionnel et brutal de la destruction du village évoquée supra. Or ces squelettes sont loin de représenter un cas isolé.

35. Escrivá Chover *et al.* 2010.

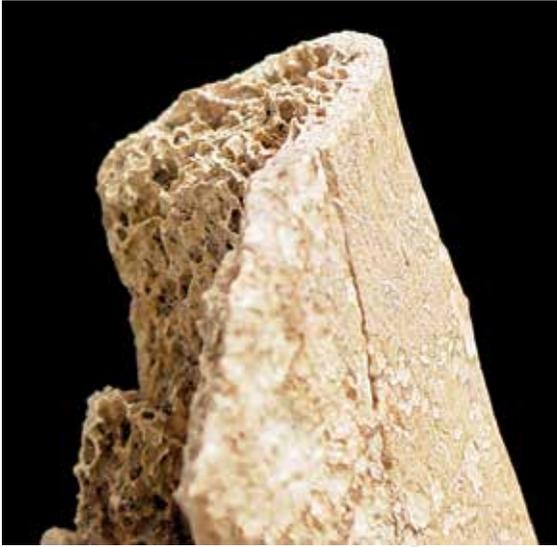
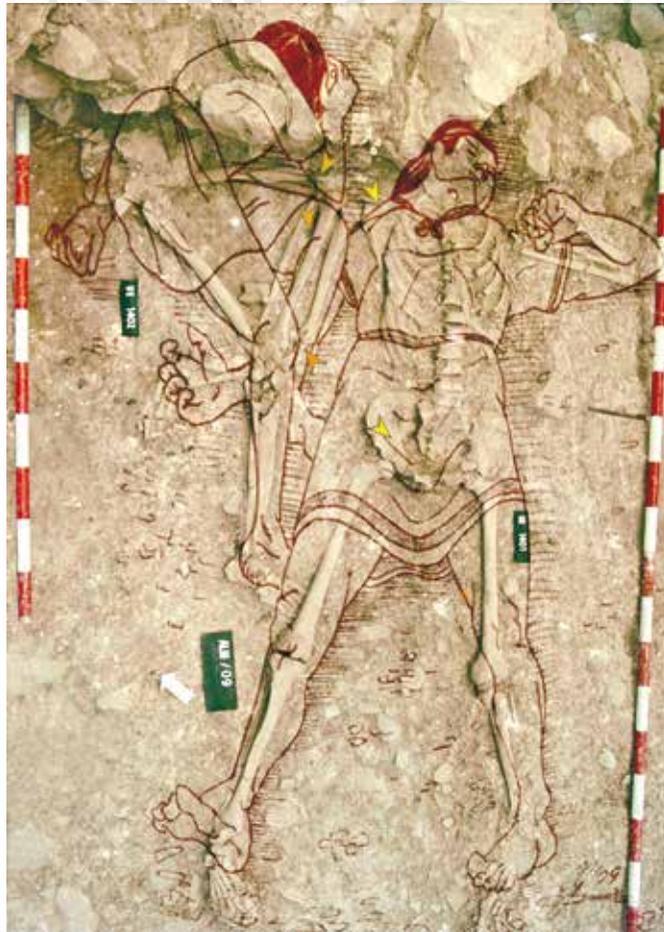


Fig. 28. Extrémité distale du fémur gauche de l'individu 1402, présentant un coup tranchant net près du genou.



Fig. 29. Coupure sur l'avant-bras droit, près du coude, de l'individu 1402.



30. Vue depuis l'ouest de la position des squelettes directement sur le sol de la rue. Y est superposé un dessin, réalisé par Carolina Garvia reconstituant la position dans laquelle moururent les deux individus, mais sans montrer les mutilations. La position approximative des fractures osseuses *perimortem* est indiquée par les flèches.

Cadavres dans l'espace V – cour

En avançant le long de cette même rue XXV, où sont apparus les deux premiers corps, et en s'éloignant de la place vers l'ouest (fig. 17), on arrive à la hauteur d'une série de structures : des aires de stockage (fig. 10) et une cour, appelée espace V (fig. 31). La séquence de l'effondrement et de la destruction de cette zone est la même que celle attestée ailleurs dans le village. Ici, cependant, la plus grande partie de l'espace avait été remplie par une épaisse couche liée à l'effondrement des parois en brique crue et en torchis au nord et à l'est (US 1004=1207), et cuites par la chaleur dans la paroi orientale de l'espace (US 1014=1269) jusqu'à devenir une masse très dure et compacte de remblai recouvrant le niveau de sol avec du mobilier brûlé (US 1060). Parmi d'autres restes, deux meules rotatives hors d'usage étaient appuyées contre le mur qui fermait l'espace au nord, sans espace pour la rotation. L'une d'entre elles fut entraînée par l'effondrement pratiquement jusqu'au centre de l'espace (fig. 31). Près des parois, plusieurs récipients de stockage de type ibérique furent retrouvés, ainsi qu'une amphore gréco-italique complète de type avancé (fig. 32), semblable à d'autres retrouvées ailleurs sur le site. Ces récipients occupaient tout l'espace entre les meules et la paroi, ce qui achève de prouver que ces meules n'étaient pas en usage au moment de la destruction, contrairement à d'autres trouvées sur le site (par ex. fig. 13).

C'est dans le contexte de cette couche d'effondrement massive, d'une épaisseur de presque plus d'un mètre, que sont apparus, mélangés à cet ensemble compact et dur, bon nombre d'ossements humains, dont certains étaient brûlés, et d'autres présentaient une bonne connexion anatomique. On en trouvera la description détaillée ailleurs³⁶. Il suffit ici de rappeler qu'il est possible d'identifier les restes d'au moins trois individus (NMI) en raison de la répétition de la diaphyse proximale des deux cubitus droits et l'incompatibilité du diagnostic sexuel.

Le premier est un adulte masculin dont le corps frais (l'os était encore recouvert de tissu au moment de l'exposition à la chaleur) a été brûlé pendant l'incendie à une température d'au moins 550°C. Ces restes (fragments de tibia et de péroné, éléments du pied, etc.) apparaissent dans l'US 1060, sur le sol rempli de cendres et de bois brûlé. Ils peuvent donc être interprétés comme résultant d'une mort violente, soit avant l'effondrement des murs, soit à cause de celui-ci. Dans l'US

© Ausonius Éditions juillet 2014



Fig. 31. Vue depuis le nord de l'espace, probablement une cour, ouvrant au nord sur la rue XXV. Au milieu d'un effondrement de briques crues en partie brûlées, qui remplissait l'espace, les restes d'au moins deux individus sont apparus en connexion anatomique partielle. La passerelle moderne suit le tracé de la rue ibérique.



32. Avers et revers d'une amphore gréco-italique (US 1026, n. inv. 2584), du milieu du II^e s. a.C. retrouvée dans la cour V, à proximité des restes humains. Un côté est carbonisé suite au contact direct avec les poutres en bois qui ont brûlé, l'autre est intact.

36. López Flores 2010.

1014, superposée immédiatement aux US 1026 et 1060, sont apparus d'autres restes osseux écrasés et fragmentés, brûlés à très haute température (environ 650°C). Les os de cet homme adulte présentent un développement particulier de la tubérosité bicipitale (insertion du biceps) et quelques altérations articulaires au niveau du coude.

En deuxième et troisième lieu, dans l'US 1004 (=US 1267), correspondant au même effondrement, mais moins touché par l'incendie (on y observe en effet des restes abondants d'empreintes végétales, des éléments de toiture ou de tapis de sol), on trouve des restes humains soudés à de grands blocs d'argile cuite : des parties du crâne et du cou d'un homme adulte (fig. 33) brûlées à une température minimale de 650°C ; les restes d'un bras droit non soudés aux blocs (épiphyse et diaphyse proximales du cubitus et du radius droit d'un adulte masculin, non brûlé) ; les restes du bras droit d'un troisième adulte, dont le sexe n'a pas pu être déterminé, mais qui cette fois est brûlé. Étant donné la dureté de la couche, similaire à celle du béton en certains endroits, des prélèvements en blocs furent nécessaires afin d'étudier les restes en laboratoire. Parmi eux, se trouvent les restes d'une épaule et des côtes droites (blocs 2 et 3 ; fig. 34), des éléments de sacrum et de la branche pubienne d'un hanche (bloc 4) probablement féminine. Dans la même US 1004/1267, en même temps que ces blocs compacts où les os sont en connexion, est apparue une série de pièces dentaires (fig. 35), certaines appartenant à un jeune adulte de sexe masculin, d'autres non identifiées, ainsi que des fragments de tibia, de côtes, des restes de métatarses et de phalanges du pied, etc. Globalement, on peut reconnaître dans cet ensemble stratigraphique deux individus : un jeune adulte, probablement féminin à en juger par la hanche, et un autre adulte.

Étant donné que sur l'ensemble de la cour apparaissent des éléments d'au moins deux groupes de cubitus/radius droit, dont l'un n'est pas brûlé tandis que l'autre fut exposé à de hautes températures, on peut supposer qu'au moins deux adultes de sexe masculin et un autre, plus jeune, de sexe féminin, moururent dans cet espace. En raison de la position stratigraphique dans l'US 1014/1269, il semble que deux d'entre eux au moins (la femme et l'un des hommes) n'étaient pas au niveau de la cour au moment de l'effondrement, mais que, soit déjà morts soit encore en vie, ils se trouvaient probablement à l'étage, peut-être cachés ou encerclés par le feu. L'effondrement les écrasa et leurs corps restèrent ensuite parmi les décombres, où ils se calcinèrent.

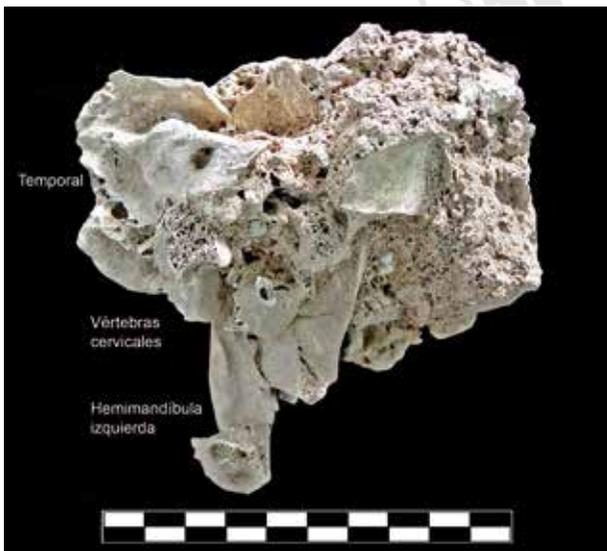


Fig. 33. Bloc de torchis et d'adobe cuit incluant les restes (tête et cou) d'un homme adulte : mâchoire, os temporal et vertèbres cervicales. US 1004, effondrement d'un grand mur sur le sol de la pièce V, probablement une cour.



Fig. 34. Bloc de torchis et d'adobe cuit incluant les restes d'un homme adulte (US 1004) : fragment de l'épaule et des côtes droites.



Fig. 35. Fragments de la mâchoire d'un individu adulte jeune, de sexe masculin (US 1004/1267).

Cadavre dans la rue XXV-Ouest

Les restes d'un quatrième individu furent retrouvés dans les US 1068 et 1095, adjacentes et peut-être même équivalentes. Il s'agit d'un dépôt sur le niveau de sol de la rue XXV, juste devant la cour (espace V) que nous venons d'évoquer, mais en descendant la pente vers l'ouest. On y retrouve une partie de l'effondrement ayant recouvert cette cour. Ce sont des niveaux très superficiels, en raison du pendage et de l'érosion. Il a pu s'agir, à l'origine, des parties d'un même effondrement ayant touché les bâtiments situés immédiatement au nord (cour V et annexes). En tout cas, du fait de leur position en surface, ces US ont été affectées et altérées par des intrusions médiévales et même modernes, telles que les fondations de la couverture du site (voir fig. 7 et 17). Dans ce secteur ont été retrouvés des ossements humains correspondant à la main droite d'un adulte et un fragment de l'épiphyse proximale d'un humérus droit probablement féminin (fig. 36). Les os n'étaient pas brûlés, contrairement à la plupart de ceux qui ont été retrouvés dans l'espace V.



Fig. 36. Épiphysse proximale de l'humérus droit d'un adulte, présentant une légère dégénération articulaire, non liée à la taphonomie (US 1095).

Massacre ou bataille ? Les types de blessures

Un élément important et sur lequel nous souhaitons insister est le fait que, malgré le massacre perpétré, attesté par la destruction totale du site et par au moins six cadavres retrouvés dans un espace réduit, dont au moins deux avec des traces de violence (coups d'épée), il n'y a pour le moment aucun indice qui indiquerait le déroulement d'un combat dans le village. Que ce soit dans les rues ou dans les maisons, aucun reste d'arme de jet, comme par exemple des balles de fronde ou des pointes de flèche, n'a été retrouvé. Les blessures visibles sur les squelettes découverts dans la rue, de même que l'emplacement de ceux mis au jour plus à l'ouest, dans la cour, constituent les indices d'un massacre d'individus désarmés ou captifs plutôt que ceux d'une bataille. D'ailleurs, aucun élément métallique n'a été retrouvé sur les deux squelettes de la rue, ni fibules, ni broches de ceinture, ni boutons. Il est possible qu'au moment de leur mort, ils avaient été dépouillés de leurs affaires, et peut-être même de leurs vêtements, ce qui correspondrait bien à ce que l'on connaît du traitement des vaincus dans le monde antique. On a l'impression d'être face à une expulsion par la force de la population du site, au cours de laquelle les habitants qui s'étaient cachés ou qui avaient essayé de résister moururent écrasés ou furent éliminés au beau milieu de la rue, sans plus de formalités. Il n'est donc pas impossible que, dans l'avenir, les fouilles continuent à révéler les restes de ce massacre, peut-être même sur une grande échelle.

La position des deux cadavres les mieux conservés, ceux de la rue, montre clairement qu'ils furent abandonnés à même le sol, sans faire l'objet du moindre traitement funéraire : on ne ramassa pas les corps afin de les incinérer, alors qu'il s'agit pourtant d'un rituel ibérique invariable. Tout cela suggère à nouveau une action extrêmement violente, comme des représailles ou bien une mesure punitive de grande ampleur, plutôt qu'une bataille.

Les types de coups dont la trace apparaît fossilisée sur les os étudiés indiquent qu'ils furent portés à l'aide d'armes bien affûtées, avec une importante capacité d'estoc, ce que montre par exemple l'amputation d'os épais après que l'ensemble du tissu musculaire de la jambe a été lui-même traversé. En même temps, il faut souligner la netteté des lésions (fig. 27). Cela oblige à écarter l'hypothèse de poignards, de lances, etc. qui n'auraient pas produit ce type d'effet, en-dehors des tissus mous non préservés. Selon nous, la typologie des blessures permet aussi d'écarter l'emploi d'armes de fortune relativement légères, comme des faucilles ou des serpes, et probablement celui d'autres armes improvisées plus lourdes mais également plus grossières et à la lame plus large, comme les haches et autres outils utilisés dans le monde ibérique³⁷. A notre avis, les blessures observées sont compatibles avec des épées particulièrement tranchantes. Ainsi, une *falcata* aurait pu les produire. Toutefois, l'étroitesse des entailles, surtout dans le cas des fractures de l'os coxal de 1401 et du tibia de 1402, où le tissu

37. Rappelons que les haches n'étaient pas employées comme armes de guerre : Quesada Sanz 1997a.

osseux n'a pratiquement pas été détruit et où la coupe a été réalisée proprement sans éclats (tout cela, nous insistons, une fois le tissu musculaire traversé), pourrait indiquer une épée à la lame plus étroite, de section moins triangulaire, mais suffisamment longue et lourde, capable d'imprimer une grande force sur le point de percussion, comme, par exemple, le type Quesada VII C, daté entre le III^e s. a.C. et le I^{er} s. a.C.³⁸ C'est cette version hispanique tardive du vieux modèle de la Tène I qui fut adoptée par les Romains à partir de 218 a.C. sous le nom de *gladius hispaniensis*³⁹. Il s'agit d'une arme fréquemment employée à cette époque, aussi bien par les légionnaires romains que par les troupes ibères ou celtibères.

LA CHRONOLOGIE DE LA DESTRUCTION

Le site en général

Les fouilles de 2006-2009 confirment la chronologie proposée entre 1989 et 1992, c'est-à-dire les décennies centrales du II^e s. a.C., qui marquent la phase finale d'occupation du site. On dispose en effet d'un vaste répertoire formel de céramique à vernis noir, en général très fragmentaire et essentiellement composé de campanienne A⁴⁰. De fait, si on rapporte le matériel du site à un répertoire "idéal" de campanienne A pour le milieu du II^e s. a.C. (fig. 37), tel qu'il a pu être défini par D. Asensio

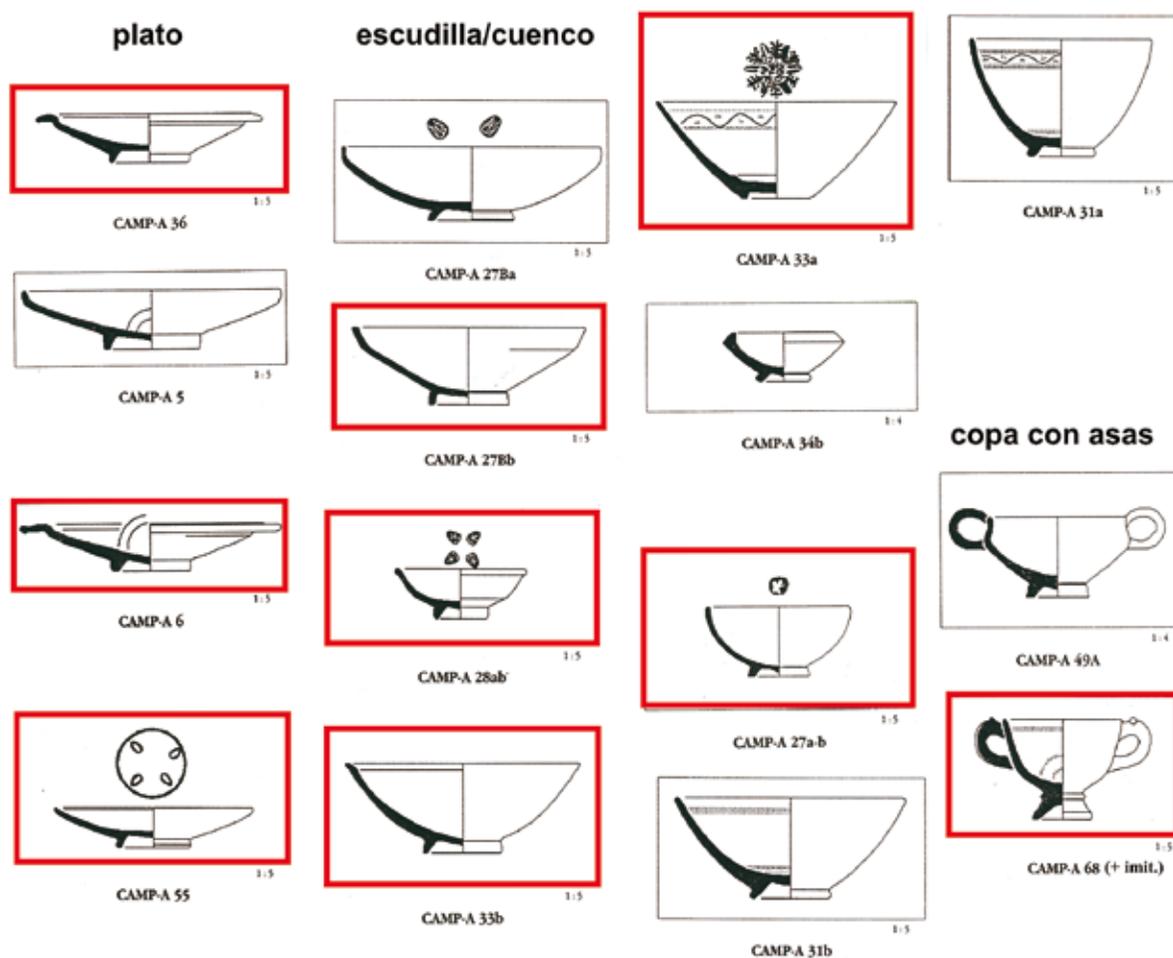


Fig. 37. Répertoire "idéal" de campanienne A "moyenne" datée des décennies centrales du II^e s. a.C. (à partir d'Asensio & Principal 2006). Les formes attestées au Cerro de la Cruz sont indiquées par les cadres rouges.

38. Quesada Sanz 1997a, 255.

39. *Id.* 1997b.

40. Vaquerizo Gil *et al.* 2001, 209 sq.

et J. Principal pour l'*Hispania citerior*⁴¹, la correspondance est parfaite. Même si la proposition des archéologues catalans concerne davantage la zone méditerranéenne que l'Andalousie, nous estimons cependant que le tableau ne pourrait être plus éloquent, surtout si on y ajoute un répertoire significatif d'autres productions céramiques.

Parmi les productions importées qui fournissent une chronologie cohérente avec celle offerte par la céramique à vernis noir, on trouve un remarquable ensemble d'amphores de salaison de poisson de *Gades* de type Ramón T-9.1.1.1/ "campamentos numantinos" (fig. 16)⁴², bien datées à Numance vers 133 a.C., mais également dans la région de Cadix, d'où elles proviennent⁴³, et où quelques exemplaires portent des estampilles de poissons⁴⁴ ce qui en confirme le contenu, suggéré par ailleurs par leur large ouverture et leur corps cylindrique. Il faut mentionner également la présence de marmites et de mortiers de type italique (mais ne provenant pas nécessairement d'Italie), comme les marmites Vegas 14⁴⁵. Enfin, les restes humains que nous avons retrouvés sont directement associés à plusieurs amphores gréco-italiques de type Will E, d'environ 90 cm de hauteur et 30 cm de diamètre maximum (fig. 32 et 38), très caractéristiques du II^e s. a.C.⁴⁶.

Ainsi, si on se réfère à nouveau à la synthèse réalisée par D. Asensio et J. Principal, le répertoire "idéal" de céramique importée en contexte ibérique vers 150 a.C. coïncide parfaitement avec celui observé au Cerro de la Cruz (fig. 39). La combinaison des amphores puniques à salaison et de probables amphores vinaires de type gréco-italique suggère un circuit d'approvisionnement depuis la région de *Gades*, peut-être *via* la côte de Malaga et le Genil, bien que cette hypothèse reste encore à prouver. Lorsqu'elles n'ont pas été fondues ou déformées par la chaleur, les rares pièces de monnaie trouvées en contexte, à l'intérieur des bâtiments, sont également compatibles avec un tel contexte chronologique⁴⁷.

Éléments sous droit d'auteur - © Ausonius Éditions juillet 2014

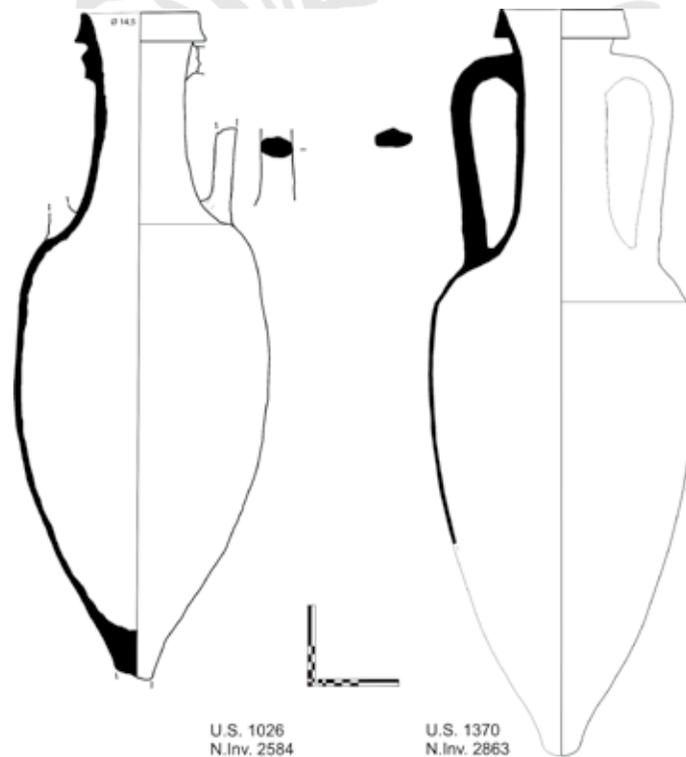


Fig. 38. Amphores gréco-italiques complètes (possible production de *Gades* plutôt que d'Ampurias, sous réserve d'analyses des pâtes) du Cerro de la Cruz. L'exemplaire à gauche vient de la pièce V (US 1026). Celui à droite, de la pièce I (US 1370), à proximité des squelettes retrouvés dans la rue XXV.

41. Asensio & Principal 2006.

42. Sanmartí Grego 1985 ; Ramón Torres 1995, 226 sq.

43. Dernièrement : Saéz Romero & Díaz 2007 ; Saéz Romero 2008 ; 2009, 648 sq.

44. Muñoz Vicente *et al.* 1988, 502.

45. Vegas 1973 ; Vaquerizo Gil *et al.* 2001, 212 et fig. 77.

46. Will 1982 ; Tchernia 1986.

47. Il s'agit essentiellement de bronzes de la série Janus/proue : Vaquerizo Gil *et al.* 2001, 225.

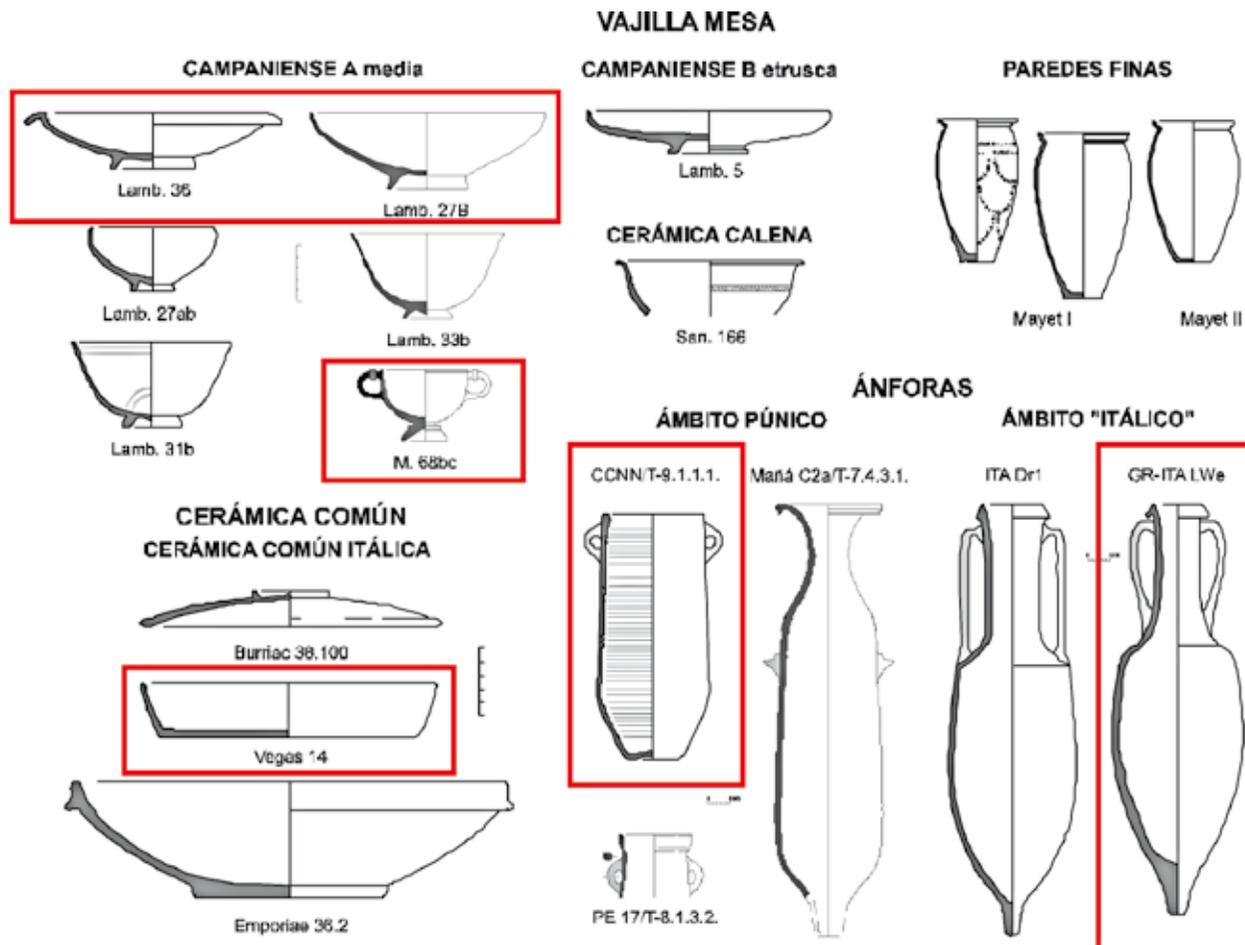


Fig. 39. Répertoire "idéal" de céramique importée vers 150. a.C. (à partir d'Asensio & Principal, 2006). Les types attestés sur le Cerro de la Cruz sont indiqués par les cadres rouges.

L'espace I et la rue adjacente : la chronologie

Outre le contexte général du site, les niveaux directement associés aux restes humains font également état d'éléments très précis en faveur d'une chronologie entre le milieu et le troisième quart du II^e s. a.C. (vers 150-125 a.C.). En particulier, en ce qui concerne les cadavres retrouvés dans la rue, à proximité de la place, le sol de la rue XXV (UC1398) contient de nombreux tessons écrasés. Immédiatement à l'ouest de l'individu 1402 un très petit tesson de campanienne A a pu être identifié (fig. 40), même si sa forme n'a pu être restituée. Un bord de F36L a aussi été retrouvé dans la couche au-dessus des cadavres, mais le contexte de cette strate a été trop perturbé pour être complètement fiable.

Plus significatif est le mobilier appartenant à la couche du rez-de-chaussée et à l'étage effondré dans la pièce I, un petit cellier de forme trapézoïdale ouvrant directement sur la rue à la hauteur des squelettes (fig. 7, 17, 41 et 42). On ne saurait examiner ici dans le détail tout le mobilier retrouvé. Toutefois, il est important de mentionner la présence au niveau du sol de cinq grandes amphores écrasées mais complètes, de type ibéro-punique tardif (notre type 53100⁴⁸), le plus fréquent dans le village. Avec elles, une amphore de type Will E, restée intacte grâce à sa forme plus résistante, et qui

48. Voir les tables typologiques, complètes jusqu'en 1989, dans Vaquerizo Gil *et al.* 2001, 153, fig. 58.

devait être vide au moment de la destruction, fut retrouvée retournée à l'envers, probablement pour éviter que n'y entrent des animaux (fig. 41 et fig. 38, à droite). Ces pièces, ainsi qu'un ensemble de pesons en terre cuite, un vase caliciforme tardif du type 33100, un vase cylindrique du type 44500, et d'autres éléments tels qu'une fibule en bronze à pied retourné de La Tène, d'époque tardive, se trouvaient sur le sol UC 1423, dans la couche US 1370.

À l'intérieur de la couche épaisse issue de l'effondrement du torchis, qui résultait de la chute de murs épais (fig. 17) et qui remplissait la pièce (US 1384), a été retrouvée une grande quantité de mobilier, plus fragmentaire, dont une partie fut recueillie au cours de la campagne de 1989. Dans cet ensemble, on note une grande quantité de mobilier ibérique tardif, en particulier un gobelet d'imitation de parois fines du type 33200, d'autres vases caliciformes à boire, des pesons en terre cuite, quelques fusaïoles, des restes d'outillage en fer très fragmentaires et une autre amphore gréco-italique incomplète, appartenant au type habituel sur le site. Enfin, un tessou de céramique à vernis noir, peut-être de la forme 7740 de Morel, dont la datation est parfaitement compatible avec l'horizon chronologique du II^e s. a.C., mais qui reste en cours d'étude.

Dans le remplissage des fosses médiévales émiraies UN 1354/US 1355 et UN 1393/US 1399 a été retrouvé également du mobilier ibérique datable, provenant des couches voisines. Les deux fosses se trouvent à proximité des pieds des squelettes 1401 et 1402 (fig. 42), et près de la pièce I. Enfin, parmi le mobilier médiéval, on compte un col entier d'une amphore gréco-italique (US 1399).

Éléments sous droit d'auteur - © Ausonius Éditions juillet 2014



Fig. 40. Sol de la rue XXV (UC 1398) où est apparu un tessou de campanienne A, juste en-dessous et à gauche des squelettes (1401, 1402). Au-dessus de ceux-ci, l'US 1357, en partie brûlée, en partie formée par l'effondrement de la pièce I, située immédiatement au nord.



Fig. 41. Pièce I au niveau de la rue, avec le sol UC 1423. Amphores *in situ* écrasées par les éboulements. Vue depuis le nord. Au-delà du seuil se trouvent la rue XXV et les squelettes mutilés.

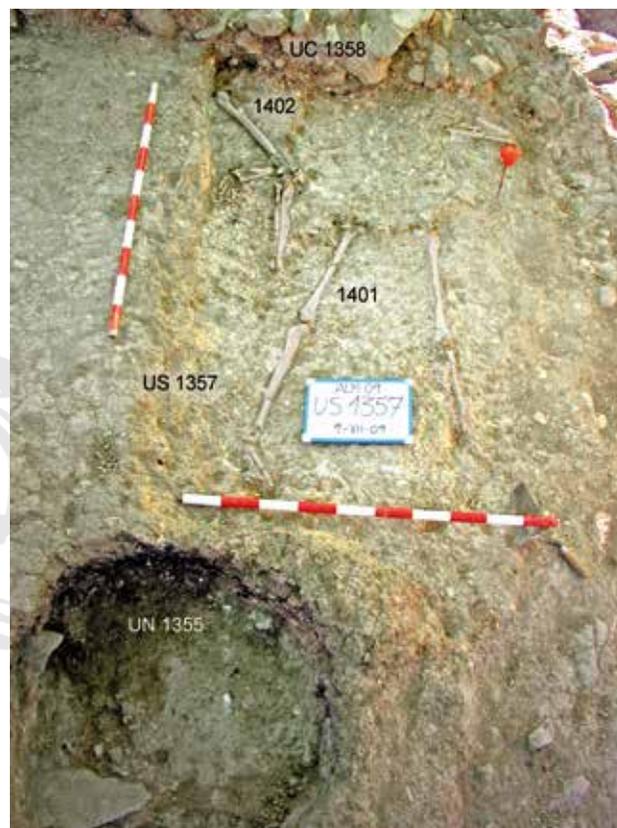


Fig 42. Fosse médiévale d'époque émirate (UN 1354/ remplissage US 1355) qui recoupe la rue ibérique aux pieds des squelettes mutilés. Vue depuis l'ouest.

L'espace V : apports pour la datation

En ce qui concerne la cour V et l'espace de la rue adjacente (fig. 7, 17 et 31), où les restes d'au moins quatre autres squelettes ont été retrouvés, le panorama chronologique est exactement identique : des amphores ibéro-puniques, deux vases tonnelets complets du type 54100 à proximité, et sous l'un, des ensembles d'ossements d'un adulte masculin (fig. 43), et surtout jusqu'à six tessons d'imitations locales de la forme 36L de céramique à vernis noir (fig. 44) récemment étudiée par A. Adroher, dans le contexte de l'Andalousie Occidentale des II^e-I^{er} s. a.C., sous le nom de "céramique grise lustrée républicaine"⁴⁹. De même, on trouve des tessons d'une marmite à engobe rouge probablement italique (Vegas 14) ou peut-être d'Ibiza du type III.3 de Guerrero (fig. 45, US 1014/1269).

Tous ces éléments, avec l'ensemble du mobilier ibérique, très abondant, ainsi que d'autres imitations de F68L, etc., fournissent une datation dans les décennies centrales du II^e s. a.C., plus précisément vers 150-125 a.C.

49. Adroher & Caballero 2008.



Fig. 43. Vase tonnelet du type 54100, retrouvé dans l'espace V et associé aux morts écrasés par les éboulements. Retrouvé dans l'US 1026, sur le sol US 1076. N° d'inv. 2292.



Fig. 44. Pièce V (cour). US 1004/1267. Imitations en céramique grise, de grande qualité, des formes de céramique campanienne F36L. N° d'inv. 2281 et 2306.

LES RESPONSABLES DE LA DESTRUCTION

Considérations théoriques

Récapitulons : une chronologie de la destruction du village dans les décennies centrales du II^e s. a.C., probablement vers 150-125 a.C. ; le caractère généralisé de l'incendie et de l'effondrement des structures ; le massacre d'au moins certains habitants ; l'abandon postérieur sans reconstruction et même sans récupération d'objets parmi les décombres. On peut difficilement résister à la tentation d'interpréter ces données archéologiques en termes historiques, dans le contexte qui est celui de la Bétique à cette période. Nous pensons d'ailleurs qu'il s'agit de notre devoir, en tant qu'archéologues et historiens, de le tenter. Bien évidemment, l'interprétation que nous allons désormais en proposer est hypothétique et se trouvera peut-être modifiée par les données qui, dans le futur, seront obtenues par de nouvelles fouilles. Mais, pour le moment, il s'agit de l'hypothèse la plus crédible compte tenu des données observées, qui, comme nous l'avons vu, sont nombreuses et concernent déjà une partie substantielle de la superficie du site.



Fig. 45. Vaisselle de cuisine importée, forme V14, dans la pièce V (US 1014, n° d'inv. 2148).

Cette réflexion initiale ressemble beaucoup au *caveat* que de nombreux archéologues, qu'ils soient antiquisants ou préhistoriens, prennent souvent soin de rappeler : les données archéologiques sont incomplètes, ambiguës et complexes⁵⁰, et les tentatives d'associer une observation archéologique avec des événements historiques peuvent induire de graves erreurs ; c'est ce que A. Snodgrass a nommé "l'erreur positiviste", c'est-à-dire, le fait d'"exiger que la source archéologique s'exprime dans les termes de la narration historique"⁵¹. Cependant, en venir à soutenir l'idée que "les données archéologiques ne sont pas des données historiques et, par conséquent, [que] l'archéologie n'est pas de l'histoire"⁵² n'a de sens que dans le contexte épistémologique où son auteur a écrit cette phrase provocatrice. Car il est certain que les données archéologiques

50. Snodgrass [1987] 1990, 54.

51. *Ibid.*, 76.

52. Clarke [1978] 1984, 9.

sont le fruit de l'activité humaine dans un temps et un espace donnés, et sont donc susceptibles d'une interprétation en termes historiques. Dans sa tentative de relier l'archéologie classique traditionnelle avec les courants théoriques de l'archéologie des années 1970 et 1980, A. Snodgrass n'hésite pas à citer avec une surprenante précision des exemples tirés de l'archéologie classique dans la narration historique traditionnelle. Malgré cela, il critique sévèrement certaines tentatives pour associer, précisément, des traces de violence, de destruction et de mort avec des événements historiques. En cela, il a probablement raison, compte tenu de la complexité des événements comme du caractère nécessairement partiel de la recherche archéologique⁵³. Toutefois, il omet de faire référence à certains cas, assez nombreux, dans lesquels cette identification est plausible et même sûre, grâce, entre autres indices, à l'épigraphie sur les armes, comme en témoigne l'exemple du siège d'Olynthe par Philippe de Macédoine en 348 a.C.⁵⁴.

Plus étonnant encore est le cas de la tombe multiple retrouvée dans la zone noble du cimetière du Céramique à Athènes, où trois des treize cadavres furent enterrés à part avec un soin particulier, malgré le fait que tous portent des traces de blessures *perimortem*. L'archéologie fournit une date (fin du ^ve s. a.C.) tandis qu'une inscription fragmentaire fournit deux noms associés à la tombe, indiquant qu'il s'agit de Lacédémoniens⁵⁵. Tous ces éléments seraient probablement déjà suffisants pour proposer qu'il s'agisse de victimes spartiates des combats de 403 a.C., lorsque la garnison spartiate placée à Athènes par les vainqueurs de la guerre du Péloponnèse fut attaquée et vaincue. Or il se trouve qu'un passage des *Helléniques* de Xénophon vient non seulement confirmer cette association avec un événement historique précis, mais rapporte aussi que, parmi les morts spartiates se trouvaient Chéron et Thibracus, polémarques, et Lacratès, vainqueur des jeux olympiques, "enterrés devant les portes, dans le Céramique"⁵⁶. Aussi prudent qu'on souhaite le rester, il est difficile de se soustraire ici à la tentation d'identifier les trois cadavres de la chambre centrale, séparés du reste, avec les deux officiers et l'athlète que, selon la mentalité grecque, leur mention par leur nom chez Xénophon montrent déjà dignes d'une considération spéciale.

Reste que, dans le cas du Cerro de la Cruz, les éléments permettant d'associer les données archéologiques à l'*histoire événementielle* sont beaucoup plus ambigus que dans les cas d'Olynthe ou d'Athènes. Nous n'avons pas en effet un Xénophon pour nous fournir les noms des cadavres retrouvés. Néanmoins, nous pensons que, malgré tout, les données sont suffisantes pour effectuer quelques considérations d'une certaine portée historique.

Des campagnes pendant les premières décennies du II^e s. a.C. ?

Vers le début du II^e s. a.C., le contrôle de Rome sur l'ensemble de la Bétique était solidement établi, même si des données archéologiques croissantes (Cerro de la Cruz, Castellones de Ceal, el Minguillar, etc.) révèlent que, dans des régions relativement à l'écart, comme la Sub-Bétique, les populations ibériques conservaient une culture matérielle et des modes de vie traditionnels très différents de ceux des colonies et de municipes romains de la vallée et de l'arrière-pays du Guadalquivir. Les campagnes militaires à grande échelle qui avaient caractérisé la fin du III^e s. a.C. et le début du II^e étaient terminées. Après la grande révolte écrasée par Caton en 195 a.C.⁵⁷, les sources écrites mentionnent des activités militaires romaines de grande ampleur en 192/191 a.C., notamment lorsque C. Flaminius (promagistrat de la *Citerior*) assiégea et prit à l'aide de machines de guerre la ville de *Ligabrum* (Cabra/*Igabrum*?) dans la vallée du Genil⁵⁸ à quelques journées de marche à l'ouest d'Almedinilla (fig. 1). Simultanément, l'autre magistrat, Marcus Fulvius, prit deux places hispaniques, *Vescelia* et *Helo*⁵⁹. Leur localisation pose problème, mais *Vescelia* pourrait être *Vesci*, ville "turdule" placée par Ptolémée en Bastétanie. On l'identifie à un atelier monétaire produisant des bronzes bilingues néopunique/latin depuis la fin du II^e s. a.C., et on a récemment proposé de la localiser au Cerro de la Mora de Moraleda de Zafayona (Grenade)⁶⁰. Toutefois, on a aussi proposé de la placer dans une région aussi éloignée que la province de Badajoz.

53. Snodgrass [1987] 1990, 56-56.

54. Robinson 1941.

55. Knigge 1991, 160-161.

56. Hell. 2.4.28-33.

57. Martínez Gázquez [1974] 1992.

58. Liv. 35.22.5. cf. *TIR* J-30 s.u. *Igabrum*.

59. Liv. 35.22.6.

60. *TIR* J-30, 327-328 ; García-Bellido & Blázquez 2001, 403.

L'année suivante, c'est un préteur avec rang de proconsul, Lucius Aemilius Paulus, affecté à l'*Ulterior*⁶¹, qui est vaincu en Bastétanie par des Lusitaniens (sic)⁶². Cette double référence pose des problèmes géographiques. La ville de *Licon* citée par Tite-Live dans ce contexte est généralement identifiée avec *Ilurco-Pinos Puente* (Grenade) ou avec *Ilugo-Cástulo* (Jaén)⁶³, toutes deux localisées dans la Bastétanie orientale des sources, et la première relativement proche d'Almedinilla à l'échelle régionale. En revanche, si l'on accepte à la fois cette localisation pour la bataille dans la Haute-Andalousie et l'ethnonyme lusitanien pour les vainqueurs, la bataille impliquerait qu'une grande armée lusitanienne, capable de vaincre une armée romaine et de lui coûter six mille morts, aurait mené une campagne militaire à grande échelle très loin vers l'est, au cours de laquelle les Lusitaniens auraient traversé le Guadalquivir et pénétré profondément dans la province. Une autre possibilité est que la caractérisation de la Bastétanie comme la localisation proposée pour la ville de *Licon* soient erronées et que la bataille ait eu lieu complètement ailleurs⁶⁴. Finalement, une dernière possibilité, proposée par R. Thouvenot, voudrait qu'à l'origine le proconsul soit bien parti de la Bastétanie mais qu'il aurait marché vers le nord-ouest, en-dehors de cette région, et que c'est là qu'il aurait été finalement vaincu⁶⁵.

Quoi qu'il en soit, selon certaines restitutions⁶⁶, la région de la Haute-Andalousie où se trouve Almedinilla serait restée en-dehors du contrôle romain non seulement après les campagnes de Caton, Flaminius et Nobilior, mais même encore plus longtemps. Il est possible que la dernière résistance dans cette région n'ait pas été brisée avant 179 a.C., au moment des campagnes de T. Sempronius Gracchus, si l'on accepte la localisation de *Certima* dans l'actuelle province de Málaga⁶⁷, débat dans lequel certains spécialistes n'ont pas encore tranché⁶⁸. La question d'une possible résistance anti-romaine dans la zone montagneuse de la Bastétanie pendant plusieurs décennies reste entière, et on a même pu proposer l'hypothèse d'une *Vascitania* à l'ouest de la Bastétanie qui n'aurait pas été soumise jusqu'aux alentours de 179 a.C.⁶⁹. Dans tous les cas, et même si ces campagnes militaires de 191/190 et 179 a.C. ont effectivement eu lieu, *sensu lato*, dans la région où se trouve le Cerro de la Cruz d'Almedinilla, elles sont trop anciennes de cinquante à trente ans (au minimum) par rapport aux données archéologiques que nous avons analysées pour pouvoir être mises en relation avec la destruction du village ibérique, dont la culture matérielle peut difficilement remonter aux années 180-190 a.C.

Après ces épisodes, les sources sont muettes sur d'éventuelles activités militaires en Bétique, si bien qu'on a l'impression que la région reste en paix pendant les décennies suivantes, ou du moins que les textes se concentrent alors sur les campagnes de plus grande importance dans la Meseta et ne fournissent pas d'information sur ce qui peut se passer plus au sud. Il ne faut pas oublier cependant que Tite-Live fait défaut à partir de 174/173 a.C., sans que les *periochae* ou même Appien ne comblent cette lacune de manière satisfaisante.

Ibères vs Ibères au milieu du II^e s. a.C. ?

Malgré cette apparence de calme dans la Bétique à partir de 179 a.C., nul doute que les Ibères d'Andalousie ont maintenu une certaine capacité guerrière tout au long du II^e s. a.C., et même au-delà, puisque pendant les campagnes sertiennes et césariennes du I^{er} s. a.C., des troupes indigènes, pas uniquement celtibères, continuent d'être attestées au service des Romains⁷⁰.

Ainsi, dans un tel contexte, peut-on imaginer que la destruction et l'abandon du Cerro de la Cruz au milieu du II^e s. a.C. aient pu être le résultat d'une rivalité violente entre deux *oppida* ibériques voisins ? A-t-il pu s'agir d'une guerre locale incontrôlée par le pouvoir romain ? Cela nous semble peu probable, voire impossible, pour plusieurs raisons. D'une part, une destruction aussi complète n'est pas pour les Ibères une forme habituelle de faire la guerre⁷¹. D'autre part, même si cela s'était

61. *MRR*, 357.

62. Liv. 37.46.7 ; Plut., *Aem.*, 4.

63. Garcés Estalló 2008, 259-260, qui cite d'autres sources.

64. Voir par exemple les auteurs qui placent la campagne très à l'ouest, en Basse Andalousie : García Moreno 1993, 208 ; Pérez Vilatela 2000, 235-236 ; contra Garcés Estalló 2008, 259.

65. Thouvenot [1940] 1973, 112.

66. Capalvo 1996, 15.

67. Liv. 40.47-50 ; Muñiz Coello 1976, 21 ; Capalvo 1996, 112 ; Pérez Vilatela 2000, fig. 15 ; Garcés Estalló 2008, 259.

68. Burillo Mozota 2008, 276.

69. Garcés Estalló 2008.

70. Quesada 1997a, 662-663.

71. *Id.* 2003.

produit, un événement de ce type reste peu plausible compte tenu de la présence vigilante de Rome, attachée au maintien de la paix. Toutefois, le fait que les cadavres soient restés abandonnés dans les rues, sans rituel funéraire, le fait également qu'il n'y a pas eu de recherches parmi les décombres pour retrouver quelque chose d'intact, et enfin l'abandon définitif du village suite au conflit, constituent trois éléments combinés extrêmement improbables dans un scénario de confrontation locale dans une zone contrôlée par Rome depuis plusieurs décennies.

Les guerres lusitaniennes et Viriathe

Étant donné la chronologie attestée, nous croyons donc que la destruction et le massacre dans le village du Cerro de la Cruz sont sans doute à mettre en relation avec ce qu'il est convenu d'appeler les "guerres lusitaniennes" (vers 155-139 a.C.), lorsque cette région devint à nouveau la cible, occasionnelle ou fréquente, d'attaques de la part des Lusitaniens. Ce n'est pas le lieu de proposer ici une analyse détaillée de la géographie très complexe de ces guerres, mais il paraît raisonnable d'admettre que les premières expéditions lusitaniennes, sous le commandement de Punicus, Caesarus et Caucenus eurent lieu dans la zone sud-occidentale de la péninsule Ibérique⁷². Même après la trahison et le massacre perpétrés par Galba en 150 a.C.⁷³, les premières expéditions de Viriathe (vers 147-145 a.C.) ne semblent pas avoir concerné la Haute-Andalousie en général, ni la région de la Sub-Bétique, autour de l'actuelle Cordoue, en particulier. Elles paraissent avoir affecté, plutôt, selon la terminologie actuelle, la région de Séville et de Cadix, la partie occidentale de la région de Málaga, et aussi la Carpétanie dans le sud de la Meseta⁷⁴. La lutte de Viriathe contre le consul Q. Fabius Maximus Aemilianus en 145/144 a.C., semble quant à elle s'être déroulée autour d'*Urso*/Osuna et de Cordoue⁷⁵.

Nous pensons toutefois que, vers 142 a.C., la guerre aurait pu se déplacer également vers l'est, vers la Haute-Andalousie. Bien que relativement répandue, cette hypothèse n'est pas partagée par certains chercheurs, pour qui les campagnes se seraient toujours déroulées dans quart sud-ouest de la péninsule Ibérique⁷⁶. Ils avancent pour cela certains arguments forts, mais que nous ne pouvons développer davantage ici. Pour faire bref, selon eux, il y aurait pour des auteurs comme Appien une deuxième Bastétanie, qui ne se trouverait pas située dans la Haute-Andalousie, mais à l'ouest du détroit de Gibraltar⁷⁷.

Selon Appien, Viriathe expulsa en 142 a.C. la garnison romaine d'*Itucci* (Ἰτύκκη) et détruisa les terres de Bastétans (Βασιτανῶν)⁷⁸. La localisation de cette *Itucci* pose problème. En raison d'une proximité phonétique et d'une (discutable) cohérence géographique, la plupart des chercheurs l'identifient avec *Tucci* (Martos, Jaén), la future *colonia Augusta Gemella* augustéenne⁷⁹, tandis que d'autres préfèrent l'identifier à *Itucci*, encore plus proche phonétiquement et localisée de manière presque sûre sur le grand *oppidum* de Torreparedones (Baena, Cordoue), future colonie césarienne *Virtus Iulia*⁸⁰. Nous ne suivons pas, en revanche, d'autres propositions, qui, en partant d'autres arguments rapprochent l'*Itucci* d'Appien de l'*Itucci* attestée par la numismatique à Tejada la Vieja (Escacena del Campo, Huelva)⁸¹.

Une donnée supplémentaire qui incite à privilégier l'hypothèse de *Tucci*/Martos, est le nom sous lequel Diodore cite la ville (sans doute occupée par Viriathe et Servilianus à différents moments) dans le célèbre passage faisant référence à l'indécision de ses habitants : la forme donnée par Diodore est en effet Τύκκη⁸². En revanche, l'ordre dans lequel Plinie mentionne les colonies de la zone du Genil, apparemment d'est en ouest : *Tucci* (*Martos*), *Itucci* et *Ucubi* (Espejo), appuie plutôt la localisation d'*Itucci* à Torreparedones⁸³. Pour sa part, la position de M. Pastor est quelque peu déconcertante, puisque cet auteur identifie d'abord *Tucci* à Martos⁸⁴, puis à Tejada la Vieja⁸⁵, pour se déclarer finalement indécis⁸⁶. D'une

72. App., *Ib.*, 56-57.

73. App., *Ib.*, 60.

74. Pérez Vilatela 2000, 101-102 ; Pastor Muñoz 2004, 160-162.

75. App., *Ib.*, 65.

76. Surtout García Moreno 1993 et Pérez Vilatela 2000.

77. Pérez Vilatela 2000, 233.

78. App., *Ib.*, 66.

79. *TIRJ*-30, 323 *s.u.* Tucci incluant la bibliographie antérieure.

80. Morena López 2011.

81. Pérez Vilatela 2000, 235 ; Salinas de Frías 2008, 101.

82. Diod. 33.7.5.

83. Plin., *Nat.*, 3.12 ; cf. Morena López 2011, 12-13.

84. Pastor Muñoz 2004, 166 et 168-169, avec référence à Appien, qui parle d'*Itucci*.

85. *Ibid.*, 202.

86. *Ibid.*, 204-205.

manière générale, les oscillations et les hésitations géographiques qui apparaissaient déjà chez H. G. Gundel⁸⁷ persistent en réalité jusqu'à aujourd'hui⁸⁸.

Quoi qu'il en soit, pour ce qui nous occupe ici, localiser *Itucci* à Martos ou à Torreparedones⁸⁹ n'est pas une question décisive. Ces deux sites sont séparés de 35 km, par un itinéraire favorable en ligne droite, soit deux ou, au maximum, trois jours de marche pour une armée, et ils se trouvent respectivement à 33 ou 43 km en ligne droite depuis le Cerro de la Cruz.

Si l'on accepte l'hypothèse "traditionnelle" selon laquelle une partie des opérations des années 142-140 a.C. eut lieu non seulement en Andalousie Occidentale, mais également dans sa partie centrale⁹⁰, alors peu importe laquelle des deux villes, Martos ou Torreparedones, correspond à l'*Itucci* d'Appien, où Viriathe s'établit pendant une longue période pendant l'hiver 143/142 a.C. avant de l'abandonner suite aux pressions du nouveau proconsul pour l'année 141 a.C., Quintus Fabius Maximus Servilianus⁹¹. Ce qui semble plus important est le fait que des opérations militaires à grande échelle aient pu se dérouler dans cette zone, même dans la restitution cartographique qu'en donne L. Pérez Vilatela, pourtant peu, voire pas du tout, enclin à placer des campagnes à l'est de la ligne reliant Cordoue à Málaga⁹².

Dans ce contexte, il convient de faire deux remarques de nature militaire, dont on tient en général trop rarement compte. La première est que, comme les sources décrivent le plus souvent des événements en termes généraux, expédiant une campagne de plusieurs mois en quelques lignes, les distances doivent être interprétées avec prudence. Lorsqu'Appien affirme que, dans l'année 141 a.C., Viriathe quitta pendant la nuit son campement près d'*Itucci* pour se retirer en Lusitanie⁹³, on ne peut pas en déduire pour autant, comme cela a été fait, qu'il était si proche de la Lusitanie qu'il l'a atteinte *en une nuit*⁹⁴. Les récits militaires anciens, qui passent du niveau stratégique (toutes les campagnes militaires de la République romaine en un an) au niveau opérationnel (l'Hispanie Citérieure ou Ulérieure) et au niveau tactique (le siège d'une ville) en dix ou vingt lignes, ne peuvent être lus d'une telle façon. Tout argument fondé sur une source qui ne soit pas explicite dans sa rédaction n'est pas valide pour extraire des conclusions en ce qui concerne les distances : des expressions telles que "non loin de" peuvent faire référence à des distances très différentes chez le même auteur à des moments différents, surtout si l'on passe du niveau tactique au niveau opérationnel. Selon le texte, Viriathe a pu brûler son campement en une nuit (anecdote, niveau tactique) puis entamer une marche de plusieurs jours jusqu'à gagner la Lusitanie. De la même manière, la suite d'événements racontés dans *Ib.* 68 occupe une douzaine de lignes pour toute une saison de campagne (poursuite de Viriathe, invasion de la Béturie, expédition postérieure contre les Counéens, marche contre les Lusitaniens, bataille contre les brigands Curius et Apuleius, prise de villes ayant des garnisons de Viriathe) et rien n'autorise à supposer que cela se produisit dans un espace géographique très limité, bien au contraire. Deux actions peuvent être séparées par une ou deux semaines, et donc de 150 à 300 km, en restant assez traditionnel et en admettant pour les marches une journée de repos tous les sept jours⁹⁵.

La deuxième remarque, plus importante, est qu'une armée en marche, qu'elle soit romaine ou lusitanienne⁹⁶, n'avance pas sur un axe étroit, telle une route linéaire, mais comme un ensemble sur un axe de progression, entouré par des groupes de cavalerie ou d'infanterie légère qui peuvent entourer l'armée sur le front et sur les flancs à une distance d'une, voire deux journées de marche, donc sur un front de 20 à 40 km. Dans cette même zone, on trouve en outre des détachements de fourrageurs qui réquisitionnent, achètent ou volent des aliments et du fourrage pour le bétail, mais aussi des milliers de chevaux, bœufs et autres bêtes de somme qui tirent les chariots de bagages.

87. Gundel 1968.

88. p. ex. Pastor Muñoz 2004 ; Salinas de Frías 2008.

89. González Román 2011, 130-131 se montre également incertain.

90. Dernièrement, Pastor Muñoz 2004.

91. App., *Ib.*, 66-67.

92. Pérez Vilatela 2000, fig. 8.

93. App., *Ib.*, 68 : "Οὐρίαθος [...] νυκτὸς ἐμπρήσας τὸ στρατόπεδον ἐς Λυσιτανίαν ἀνεχώρει".

94. Pérez Vilatela 2000, 235.

95. Sur le rythme de marche d'une armée antique, et non uniquement d'unités isolées, qui peuvent être beaucoup plus rapides, voir par exemple Neumann 1971 ; Engels 1978, app. 5 ; Gilliver 1999, 49 ; Benario 1986, etc., outre des références classiques comme Veg. 1.9. Les données les plus récentes pour le progrès des armées avant la mécanisation sont cohérentes avec ces chiffres, entre 18 et 25 km par jour pour une armée normale.

96. Viriathe commandait des armées capables de faire face à des armées consulaires romaines : Liv., *Per.*, 52.8 ; App., *Ib.*, 65 ; voir aussi Cadiou 2008, 110, 216.

Dans ces conditions, le Cerro de la Cruz a pu être touché, de manière importante ou marginale, par les opérations de Viriathe et de Servilianus, dans les années 142/141 a.C. Cela est plus que probable si l'on suit l'interprétation géographique traditionnelle selon laquelle *Itucci* serait Martos⁹⁷, car la région où se trouve Almedinilla se serait alors trouvée au cœur de la zone de guerre. Mais cela reste également plausible en suivant l'hypothèse selon laquelle la plupart des campagnes eurent lieu beaucoup plus à l'ouest, dans une Bastétanie entre Cadix et Huelva⁹⁸. Même L. Pérez Vilatela admet que *Eiskadia*, l'une des villes fidèle à Viriathe, détruite par Servilianus en 141/140 a.C.⁹⁹, ne se trouverait pas dans la région de Huelva-Cadix, comme la plupart des autres lieux concernés par la campagne en Béturie... mais à *Nescania*, dans la province de Málaga¹⁰⁰, beaucoup plus au sud-est, ce qui placerait alors la Sub-bétique sur l'un des axes de progression possibles des armées de Viriathe et de Servilianus¹⁰¹.

Le village ibérique du Cerro de la Cruz a-t-il pu être attaqué et détruit au cours de ces luttes entre Viriathe et Servilianus ? Cela nous semble très improbable. Ce qui pourrait se concevoir dans ce contexte, c'est que les troupes de Viriathe (pas nécessairement une armée entière mais peut-être seulement un détachement de cavalerie) aient pu gagner l'*oppidum* pour exiger du fourrage et du ravitaillement. Dans un scénario hypothétique de ce type, les habitants auraient pu refuser, et Viriathe ou ses hommes auraient mis le feu au village. En effet, nous savons que Viriathe attaqua souvent d'autres peuples péninsulaires avec autant ou même plus de violence que les Romains, soit en raison de l'alliance de ces peuples avec Rome, comme dans le cas des cinq mille *Belli* massacrés pendant une bataille¹⁰², soit pour leur voler du bétail¹⁰³, surtout si les malheureuses populations locales refusaient de céder à ses exigences¹⁰⁴. Toutefois, si nous nous trouvions dans un cas comme celui-là, on s'attendrait à trouver des traces de bataille, et le village n'aurait pas été complètement détruit, les cadavres auraient été ramassés par les survivants une fois que les agresseurs se seraient retirés, et, surtout, Rome aurait très probablement récompensé leur loyauté en les encourageant à reconstruire la ville. L'hypothèse d'une destruction par les forces de Viriathe semble donc peu plausible. D'un autre côté, il nous semble également improbable d'en attribuer la responsabilité aux armées romaines dans le contexte de la campagne décrite par Appien, qui imposait mobilité et rapidité.

Une vengeance de Rome ?

Il existe cependant une autre possibilité, non sans rapport avec la précédente, mais qui nous semble plus plausible. Appien raconte que, après son départ d'*Itucci*, Viriathe entra en Lusitanie en 141 a.C. ; Servilianus déploya alors une intense activité en Béturie, Lusitanie, etc.¹⁰⁵. Il parvint même à vaincre une autre armée ennemie, forte de dix mille hommes. Le passage est le suivant :

[68] “Τότε δὲ ἤδη τροφῶν τε ἀπορῶν ὁ Οὐρίαθρος καὶ τὸν στρατὸν ἔχων ἐλάττω, νυκτὸς ἐμπρήσας τὸ στρατόπεδον ἐς Λυσιτανίαν ἀνεχώρει. καὶ αὐτὸν ὁ Σερούλιανὸς οὐ καταλαβὼν ἐς Βαιτουρίαν ἐνέβαλε, καὶ πέντε πόλεις διήρπαξεν, αἱ τῷ Οὐρίαθρῳ συνεπεπράχθησαν. μετὰ δὲ τοῦτο ἐστράτευεν ἐς Κουνέους, ὅθεν ἐς Λυσιτανίαν ἐπὶ τὸν Οὐρίαθρον αὐτὸς ἠπειγέτο. καὶ αὐτῷ παροδεύοντι δύο λήσταρχοι μετὰ μυριάων ἀνδρῶν ἐπιθέμενοι, Κούριος τε καὶ Ἀπουλήιος, ἐθορύβησαν καὶ τὴν λείαν ἀφείλοντο. καὶ Κούριος μὲν ἐν τῷ ἀγῶνι ἔπεσεν, ὁ δὲ Σερούλιανὸς τὴν τε λείαν μετ' οὐ πολὺ ἀνέλαβε, καὶ πόλεις εἶλεν Εἰσκαδίαν τε καὶ Γέμελλαν καὶ Ὀβόλκολαν, φρουρουμένας ὑπὸ τῶν Οὐρίαθρου, καὶ διήρπαξεν ἐτέρας, καὶ συνεγίγνωσκεν ἄλλαις : αἰχμάλωτα δ' ἔχων ἀμφὶ τὰ μύρια, πεντακοσίων μὲν ἀπέτεμε τὰς κεφαλὰς, τοὺς δὲ λοιποὺς ἀπέδοτο”.

Dans la traduction de Paul Goukowsky pour l'édition des Belles Lettres, nous avons indiqués avec des chiffres entre parenthèses les phases de la campagne, qui dura plusieurs mois :

“Viriathe, qui manquait désormais de ravitaillement et disposait d'une armée trop peu nombreuse, (1) incendia son camp et battit en retraite vers la Lusitanie à la faveur de la nuit. N'ayant pas réussi à le rejoindre, (2) Servilianus envahit la Béturie et mit à sac cinq villes qui avaient eu partie liée avec Viriathe. (3) Il fit ensuite une expédition chez les Counéens, (4) d'où

97. Pastor Muñoz 2004, 168.

98. Pérez Vilatela 2000, et fig. 3.

99. App., *Ib.*, 68.

100. *TIR* J-30, s.u. Nescanienses ; Martín Ruiz 2006.

101. Pérez Vilatela 2000, fig. 8 et 9.

102. App., *Ib.*, 63.

103. Front., *Strat.*, 3.10.6.

104. App., *Ib.*, 64.

105. App., *Ib.*, 68.

il se hâta de gagner une nouvelle fois la Lusitanie pour attaquer Viriathe. (5) Deux chefs de brigands, Curius et Apuleius, l'attaquèrent avec dix mille hommes tandis qu'il faisait route, jetèrent le désordre dans la colonne romaine et s'emparèrent du butin. Curius tomba au cours du combat et Servilianus récupéra le butin peu de temps après. (6) Il prit d'autre part les villes d'*Eiscadia*, *Gemella* et *Obolcola*, où les partisans de Viriathe tenaient garnison. (6bis) Et il en mit d'autres à sac, et pardonna à certaines. Comme il détenait environ dix mille prisonniers, il fit décapiter cinq cent d'entre eux et mit les autres en vente ...¹⁰⁶

Au cours d'une année de campagne (qui ne coïncide pas avec notre année calendaire, puisque logiquement l'hiver était évité), Servilianus mena donc jusqu'à six opérations dans des lieux différents. À la fin de la campagne, peu avant l'hiver, il mena une opération punitive, probablement "pour encourager les autres", prenant d'abord trois villes qui, soit abritaient des troupes de Viriathe, soit lui étaient tout simplement fidèles, et détruisant d'autres villages pour vendre leurs habitants. De telles expéditions punitives sont confirmées, avec moins de détails, par Valère Maxime, et, sous une forme déjà très altérée, par Orose¹⁰⁷.

Plusieurs localisations ont été proposées pour *Gemella*, *Obulcula* et *Esikadia*. L'hypothèse la plus populaire est évidemment celle qui, depuis A. Schulten identifie *Gemella* à *Itucci*/Martos, étant donné que celle-ci avait servi de base à Viriathe, et que, à l'époque d'Appien, au II^e s. p.C., elle était connue sous le nom de *colonia Augusta Gemella Tucci*¹⁰⁸. Il paraît étrange, cependant, qu'Appien ait utilisé deux noms différents pour un même lieu en quelques pages, même s'il a pu tirer ses informations de deux sources différentes. M. Pastor préfère associer *Gemella* avec la *Ad Gemellas* des *Itinéraires*, située à Benamejí sur le Genil. Plus récemment, C. González Román a également rejeté l'identification *Gemella/Tucci* précisément parce que l'épithète *Gemella* est postérieur aux événements (mais pas à l'auteur qui les rapporte), et parce que ce nom s'applique à plusieurs lieux dans les *Itinéraires*¹⁰⁹.

Obulcula pourrait correspondre à *Obulco*/Porcuna, comme l'ont suggéré beaucoup d'auteurs depuis A. Schulten¹¹⁰, mais se trouve peut-être plutôt à quelques journées de marche vers l'ouest, autour de La Monclova entre *Astigi* et *Carmo*¹¹¹.

Finalement, *Eiskadia* a fait l'objet de nombreuses hypothèses : A. Schulten proposait le rapprochement *Astigi*/Écija¹¹², probablement à cause de l'homonymie partielle, mais la ville a été plus récemment identifiée au municipio des *Nescanienses* à Málaga¹¹³. Une alternative intéressante est l'identification d'*Eiskadia* avec le municipio des *Ipscenses*¹¹⁴ à quelques kilomètres au sud d'*Ituci*/Torreparedones (Baena, Cordoue)¹¹⁵. Une dernière possibilité, que nous avons envisagée avant de l'abandonner, sera analysée plus loin.

Quelle que soit l'identification précise, le Cerro de la Cruz, compte tenu du cadre géographique général, se trouve au milieu de la zone où Servilianus a mené son expédition punitive. Il a non seulement mis à sac les trois villes nommément citées (phase 6 de la campagne), mais probablement bien d'autres (phase 6b), dans lesquelles il décida de faire un exemple par des décapitations massives et par la vente de presque dix mille prisonniers, chiffre qui implique le dépeuplement de hameaux, de villages et d'*oppida* entiers, puisque le nombre d'habitants devait rarement dépasser les deux à trois mille individus au maximum dans les *oppida* de taille moyenne¹¹⁶.

Le cadre chronologique de ces événements est cohérent avec les données archéologiques, et la dévastation systématique et brutale que nous avons mise au jour constitue exactement le type de reflet archéologique qu'on attendrait

106. L'édition bilingue des *Belles Lettres* de 1997 présente à partir d'ici des divergences importantes par rapport aux versions anglaises de la Loeb (1912) et espagnole des *FHA* de Schulten (1937) et même par rapport à la traduction espagnole plus récente de la Biblioteca Clásica Gredos (1980). Le *TIG* confirme la restitution des *Belles Lettres* : "καὶ ἰεχειμαζε, δευ-τερον ετος ἤδη στρατηγῶν τοῦδε τοῦ πολέμου. καὶ τότε μὲν ὁ Σερουλιανὸς ἐργασάμενος ἐς Ῥώμην ἀπήγε διαδεξαμένου τὴν ἀρχὴν Κοίντου Πομπηίου Αὔλου", c'est à dire : "et après avoir accompli ces actions Servilianus partit pour Rome, Quintus <son frère> lui ayant succédé dans son commandement". Le changement est important dans la mesure où il montre que, suite à la punition, Servilianus se retira dans ses quartiers d'hiver.

107. Val. Max. 2.7.11 ; Oros. 5.4.12.

108. Voir par exemple, récemment, Martín Ruiz 2006, 147.

109. González Román 2011, 131.

110. Par exemple Martín Ruiz 2007, 147.

111. *TIR* J-30, s.u. *Obulcula* ; Pastor Muñoz 2004, 204.

112. Schulten 1937, 119 ; *TIR* J-30, s.u. *Astigi*.

113. *TIR* J-30, s.u., *Nescanienses* ; voir aussi Pastor Muñoz 2004, 205 ; Martín Ruiz 2006.

114. *TIR* J-30, s.u., *Ipscenses*.

115. Caballos 1978, 68-69.

116. Pour des ordres de grandeur, voir Almagro Gorbea 2001 (pour la Celtibérie) ; Sanmarti & Belarte 2001 (pour l'Ibérie).

d'une opération comme celle décrite par Appien. Malheureusement, le fait que nous ne disposons que d'une unique source pour cette question (les autres, comme Valère Maxime et Orose, sont d'une qualité nettement inférieure) et le degré d'incertitude géographique qui plane sur toutes les opérations de Viriathe font qu'il est impossible d'obtenir des données certaines, pas même une "certitude morale", même si, dans l'ensemble, le tableau que nous avons brossé s'adapte très bien aux données disponibles.

Les actions militaires postérieures dans l'Hispanie Ulérieure au cours du II^e s. a.C.

Après la mort de Viriathe, les sources ne mentionnent, au cours du dernier tiers du II^e s. a.C., aucune opération de guerre à grande échelle dans cette région. À partir de 132 a.C. (ou peut-être même dès 134 a.C.) l'Hispanie ultérieure ne compte qu'une seule légion¹¹⁷. On peut néanmoins mentionner l'année 114 a.C., durant laquelle le promagistrat Caius Marius¹¹⁸ débarrassa l'Ulérieure du brigandage, puisque selon Plutarque les habitants, encore barbares, considéraient cette activité comme une occupation digne¹¹⁹. Ces opérations de nettoyage ont peut-être été effectuées en réponse à des attaques lusitaniennes, mais, si cela fut le cas, nous ignorons jusqu'où ces raids auraient pu pénétrer en Haute-Andalousie. En tout cas, les opérations de Marius ne durent pas connaître un grand succès, contrairement à ce que laisse entendre Plutarque, puisque deux ans plus tard, le préteur L. Calpurnius Piso Frugi mourut au combat en Ulérieure¹²⁰. Ce n'est qu'en 101/100 a.C. que la province est réputée pacifiée, une fois les Lusitaniens vaincus¹²¹. Toutefois, même si nous voulions forcer les données archéologiques pour rapporter la destruction du village à ce moment-là, – et cela semble en réalité difficile –, une destruction d'une telle ampleur dans une zone contrôlée par Rome depuis soixante-dix ans et non mentionnée dans d'autres sources paraît très improbable.

Note au sujet de la toponymie

La tentation est inévitable de mettre en rapport le Cerro de la Cruz avec l'un des toponymes ibériques connus. Une première possibilité, attrayante à première vue, serait de partir du toponyme *Wasqa* proposé très récemment avec de bons arguments par R. Carmona pour le site médiéval d'époque émirale (fin IX^e-X^e s. p.C.) sur le Cerro de la Cruz¹²². L'homonymie apparente *Wasqa/Vesci* pourrait ainsi suggérer un rapprochement avec la *Vesci* des sources anciennes, que, parmi beaucoup de propositions très différentes¹²³, on a parfois localisée à proximité du Cerro de la Cruz, à Moraleda de Zafayona (à 30 km en ligne droite d'Almedinilla). Mais *Vesci* frappe des monnaies à légende bilingue néopunique/latine à la fin du III^e s. a.C.¹²⁴. Or le Cerro de la Cruz n'a fourni aucune pièce de cette série, et, surtout, le site n'est plus occupé à cette date, ni postérieurement, puisqu'il a probablement été détruit au moins une vingtaine d'années auparavant. En outre, entre la destruction du village et l'époque médiévale, il est difficile d'admettre la continuité et la transmission du toponyme étant donné que, pendant un millénaire d'intervalle, le site resta dépeuplé, même si, dans ses environs, comme nous l'avons vu, se sont implantées des fermes d'époque romaine et même l'importante villa de El Ruedo, à partir du I^{er} s. p.C., à une centaine de mètres seulement du Cerro de la Cruz.

L'autre possibilité, tout aussi séduisante en apparence, serait d'identifier l'*Eiskadia* d'Appien¹²⁵ avec le Cerro de la Cruz, la *Wasqa* arabe, étant donné l'homonymie partielle. La chronologie des événements coïncide cette fois pleinement (vers 142/140 a.C.) et le contexte de destruction, le massacre de cinq cent prisonniers et la prise de presque dix mille esclaves est non seulement compatible, mais remarquablement convergente entre les données archéologiques et les sources écrites. Cependant, les mêmes difficultés que dans le cas précédent subsistent. D'un point de vue historique, il aurait fallu que toute la zone d'Almedinilla, et non seulement le village, ait conservé le nom pré-romain *Eiskadia* tout au long de l'Empire romain pour la toponymie arabe ait pu le reprendre et le transformer en *Wasqa*. D'un point de vue phonétique et philologique,

117. Cadiou 2008, 116.

118. Peut-être même proconsul : *MRR*, p. 534. Mais il manque pour cela une légion.

119. *Plut.*, *Mar.*, 6.

120. *App.*, *Ib.*, 99 ; *Cic.*, *Verr.*, 2.4.56.

121. *Jul. Obseq.*, 44a [A.U.C. 653 / 101 a.C.] : *C. Mario, M(anio) Aquilio co(n)ss(ulibus), Lusitanis deuictis, Hispania ulterior pacata.*

122. Carmona 2010a et 2010b.

123. García Moreno 1993, 208 ; Garcés Estalló 2008, 261.

124. Villaronga 1994, *s.u.* *Vesci* ; García-Bellido & Blázquez 2001, 403.

125. *App.*, *Ib.*, 68.

deux spécialistes reconnus dans ce domaine, consultés de manière indépendante, ont fait part leur scepticisme¹²⁶ et de leurs hésitations¹²⁷ face à cette proposition. Malgré l'attrait de celle-ci, il est donc plus prudent de l'écartier pour le moment, tout en la gardant présente à l'esprit.

CONCLUSION

En somme, vu l'état actuel des connaissances et suite à l'examen détaillé des données archéologiques comme du contexte historique, le plus probable est que la destruction violente du site ibérique du Cerro de la Cruz et le massacre d'au moins une partie de ses habitants ait eu lieu suite à une action militaire romaine au cours du troisième quart du II^e s. a.C. (ca. 150-125 a.C.). Il reste évidemment possible que cette destruction n'ait aucun lien direct avec aucun des événements mentionnés par les sources écrites conservées pour cette période. Toutefois, le caractère systématique, complet, définitif et extrêmement brutal de l'action invite à penser que la destruction est à mettre en rapport avec une série d'événements importants relevés dans les sources écrites, sans que ce raisonnement implique que l'on tombe aveuglément dans la "positivist fallacy" telle que l'a définie A. Snodgrass.

En particulier, l'analyse détaillée de la chronologie archéologique et des sources littéraires conduit à penser que le contexte le plus probable de la destruction complète de l'habitat du Cerro de la Cruz est la phase finale de la campagne du proconsul Quintus Fabius Maximus Servilianus en 140 a.C., lorsque celui-ci mena une expédition punitive très dure contre plusieurs villes ibères qui étaient restées fidèles à Viriathe ou étaient devenues ses alliées. Dix mille esclaves vendus, cinq cents prisonniers décapités : ce sont des chiffres très élevés qui supposent des destructions complètes d'*oppida* de taille moyenne ou grande, c'est-à-dire des cas comme celui attesté à Almedinilla. En revanche, la possibilité de faire le lien entre le probable toponyme émiral arabe du IX^e s. p.C. *Wasqa*/Cerro de la Cruz et l'*Eiskadia* mentionnée par Appien comme étant l'une des villes prises par Servilianus en 141/140 a.C., ne peut, en principe, être retenue.

Toutefois, même si l'on décidait par prudence de ne mettre le dossier archéologique du Cerro de la Cruz en relation avec une référence historique particulière attestée par les sources littéraires, et même si l'on admettait que les campagnes de Servilianus et les massacres qui en découlèrent eurent lieu bien plus à l'ouest, dans la zone de Séville-Huelva-Cadix, le fait archéologique demeure et reste compatible avec les campagnes romaines des dernières décennies du II^e s. a.C. dans la province d'*Hispania Ulterior*, montrant ainsi la face la plus sombre du processus de romanisation.

Lorsque les sources littéraires font référence à des champs d'oliviers dévastés, à des villes complètement détruites, à des populations annihilées, nul doute qu'il s'agit parfois, et même souvent, d'exagérations. Il est vrai que, comme V. D. Hanson le démontra il y a longtemps, il est difficile, à l'aide de la technologie ancienne, d'arser véritablement et de manière permanente des terres cultivées¹²⁸. Mais une armée romaine pouvait avoir un impact dévastateur : lorsque Tacite raconte les conséquences du désastre romain à Teutobourg, et affirme que la campagne de punition et de vengeance de Germanicus sur la vallée de la Lippe en 14 p.C. fut organisée de telle façon à ce qu'une bande de terrain d'une largeur de cinquante milles romaines sur l'axe de progression de l'armée soit complètement dévastée, sans que le sexe ou l'âge des habitants justifie la moindre compassion, et sans que le caractère sacré des sanctuaires ne leur assure l'immunité, nous ne sommes sûrement pas face à une exagération : cela faisait partie des procédés standards dans les opérations militaires romaines¹²⁹.

Les mutilations répétées observées sur les cadavres du Cerro de la Cruz montrent que les références des textes aux terribles blessures causées par le *gladius hispaniensis* ne sont absolument pas exagérées¹³⁰. Cette cruauté pâlit même face à la barbarie attestée archéologiquement à La Almoína de Valence : après la prise de la ville de *Valentia* par les victorieux partisans de Pompée (romains ou indigènes alliés) en 75 a.C., ceux-ci se livrèrent à une orgie de destruction : un prisonnier sertorien fut empalé, attaché à un *pilum* le traversant de l'anus jusqu'au cou ; on amputa des bras et des jambes... et comme, dans certains cas, les coups d'épées ne suffirent pas à couper complètement la dense musculature de la cuisse et le fémur d'un homme, ses membres furent tirés et tordus jusqu'à réussir à les séparer du corps ; la tête d'un des mutilés fut même

126. C. Barceló, commentaire personnel.

127. V. Martínez Enamorado, commentaire personnel.

128. Hanson 1983.

129. Tac., *Ann.*, 1.51.

130. Liv. 31.34.

placée entre ses jambes en guise de plaisanterie morbide¹³¹. Ce sont là les traces de la guerre à l'état pur, comme au Cerro de la Cruz, où, cependant, elles apparaissent appliquées à la population civile. Dans ce contexte, si la "romanisation" de la Bétique eut une face aimable, que peuvent résumer les célèbres vers de Virgile¹³², elle présente également, comme le dieu Janus, un autre visage, un côté brutal, résumé par le texte de Tacite qui précède ces pages : les Romains pouvaient certainement, comme beaucoup d'autres peuples avant et après eux, créer un désert et l'appeler "la paix"¹³³.



131. Ribera 1995 ; Escrivá Chover *et al.* 2010.

132. Virg., *Aen.*, 6.847 : "Tu regere imperio populos, Romane memento, / Hae tibi erunt artes-, pacisque imponere morem, / Parcere subiectis et debelare superbos".

133. Tac., *Agr.*, 30.

Sources littéraires

- Appien, trad. Sancho Royo, A. (1980) : *Historia Romana*, Biblioteca Clásica Gredos 34, Madrid.
- Appien, trad. White, H. : *Roman History*. Loeb Classical Library. Londres, Cambridge (Mass.)
- Appien, trad. Goukowsky, P. (1997) : *Histoire romaine*. Tome II, Livre VI. L'Ibérique, Les Belles Lettres, Paris.
- Diodore de Sicile, trad. Oldfather, C. M. [1933] (1967) : *Diodorus of Sicily*. Loeb Classical Library, Londres.
- Frontin, trad. Bennett, C. E. [1925] (1961) : *The Stratagems*. Loeb Classical Library, Londres, Cambridge (Mass.)
- Julius Obsequens, trad. Villar Vidal, J. A. (1995) : *Libro de los prodigios*. Biblioteca Clásica Gredos 210, Madrid.
- Tite-Live, trad. Villar, J. A. (1993) : *Historia de Roma desde su fundación*. Libros XXI-XXV, Biblioteca Clásica Gredos 176, Madrid.
- Tite-Live, trad. Villar, J. A. (1993) *Historia de Roma desde su fundación*. Libros XXXVI-XL, Biblioteca Clásica Gredos 187, Madrid.
- Tite-Live, trad. Villar Vidal, J. A. (1995) : *Periocas*. Biblioteca Clásica Gredos 210, Madrid.
- Orose, trad. E. Sánchez Salor (1982) : *Historias*. Libros V-VII. Biblioteca Clásica Gredos 54. Madrid.
- Pline l'Ancien, trad. Fontán A., I. García Arribas, F. del Barrio Sanz et M. L. Arribas Hernández (1998) : *Historia Natural*. Libros III-VI. Biblioteca Clásica Gredos 250. Madrid.
- Plutarque, trad. Pérez, A. et P. Ortiz (2007) : *Vidas Paralelas IV. Aristides-Catón. Filopemen-Flaminio. Pirro-Mario*. Biblioteca Clásica Gredos, 356. Madrid.
- Tacite, trad. Moralejo, J. L. (1979) : *Anales*. Libros I-VI. Biblioteca Clásica Gredos 19. Madrid.
- Tacite, trad. Requejo, J. M. (1981) : *Agricola. Germania. Diálogo sobre los oradores*. Biblioteca Clásica Gredos 36. Madrid.
- Xénophon, trad. Hatzfeld, J. (1965) : *Helléniques*. Partis, Belles Lettres.
- Valère Maxime, trad. López Moreda, S., Harto, M. L. et Villalba (2000) : *Hechos y dichos memorables*(Libros I-VI). Biblioteca Clásica Gredos 311, Madrid.
- Virgile, trad. Fairclough, H.R. [1934] (1966) : *Aeneid*. Loeb Classical Library. London, Cambridge (Mass.)

Références bibliographiques

- Adroher, A. et A. Caballero (2008) : "Imitaciones de barniz negro en pasta gris en época tardoibérica. La cerámica gris bruñida republicana" in : Adroher & Blánquez 2008, vol. II, 319-329.
- Adroher, A. et J. Blánquez, éd. (2008) : *1^{er} Congreso Internacional de Arqueología ibérica Bastetana*, Madrid.
- Almagro Gorbea, M. (2001) : "Aproximaciones a la demografía de la Celtiberia", in : Berrocal & Gardes 2001, 45-60.
- Anonyme (1867) : "Descubrimientos arqueológicos en Almedinilla" *Rev. de Bellas Artes e Histórico arqueológica 2^a serie*, vol. II, 9-10 Madrid.
- Arnanz, A. M. (2000) : "Las leguminosas del Cerro de la Cruz (Almedinilla, Córdoba). Presencia de Vicia sativa L. y Vicia ervilia (L). Willd en un contexto ibérico", *Complutum*, 11, 239-244.
- Asensio, D. et J. Principal (2006) : "Relaciones económicas Roma-Hispania. La Hispania Citerior en el s. II a.C.", in : Burillo Mozota 2006, 117-140.
- Benario, H. W. (1986) : "Legionary speed of march before the battle with Boudicca", *Britannia*, 17, 358-362.
- Bernal, D. et A. Ribera, éd. (2009) : *Cerámicas hispanorromanas. Un estado de la cuestión*, Cadix.
- Berrocal, L. et P. Gardes, éd. (2001) : *Entre Celtas e Iberos*, Madrid.
- Brothwell, D. R. (1987) : *Desenterrando Huesos*, Mexico.
- Burillo Mozota, F., éd. (2006) : *Segeda y su contexto histórico*, Saragosse.
- (2008) : *Los Celtíberos. Etnias y Estados*, Barcelone.
- Caballero, A. (1978) : *Contribución a la obra colonizadora de Julio César en la Ulterior : Colonia Claritas Iulia Ucubi, Colonia Virtus Iulia Ituci y Colonia Asta Regia*. Memoria de Licenciatura inédita, Universidad de Sevilla, Séville. Memoire inédite
- Cadiou, F., D. Hourcade et A. Morillo, éd. (2003) : *Defensa y territorio en Hispania, de los Escipiones a Augusto*, León-Madrid.
- Cadiou, F. (2008) : *Hibera in terra miles. Les armées romaines et la conquête de l'Hispanie sous la République (218-45 a.C.)*, Madrid.
- Capalvo, A. (1996) : *Celtiberia. Un estudio de fuentes literarias antiguas*, Saragosse.
- Carmona, R. (2010a) : "La ocupación medieval andalusí del Cerro de la Cruz", in : Muñoz Jaén & Quesada Sanz 2010, 109- 123.
- (2010b) : "Aproximación arqueológica al territorio del rebelde muladí Ibn Mastana (s. IX d.C.) en la comarca de maditat Baguh (Priego de Córdoba)", *Antiquitas*, 22, 141-157.
- Cartailhac, J. (1886) : *Les âges préhistoriques de l'Espagne et du Portugal*, Paris.
- Clarke, D. L. [1978] (1984) : *Arqueología analítica*, Barcelone.
- Engels, D. W. (1978) : *Alexander the Great and the Logistics of the Macedonian Army*, Berkeley.
- Escrivá Chover, I., A. Ribera Lacomba et J. Vioque Hellín (2010) : *Guía del centro arqueológico de l'Almoína*, Quaderns de difusió arqueològica 6, Valence.

- Etcheberria Gabilondo, F. (1992) : "Aspectos macroscópicos del tejido óseo sometido al efecto de las altas temperaturas. Aportación al estudio de las cremaciones" *Revista Española de Medicina Legal* 72-73, 159-163.
- (2003) : "Patología traumática", in : Isidro & Malgosa 2003, 195-207.
- Etcheberria Gabilondo, F., L. Herrasti et A. Bandres (2005-2006) : "Muertes violentas determinadas a través de los estudios de paleopatología", *Munibe*, 57, Saint-Sébastien, 345-357.
- Ferrer Albelda, E. et F. García Vargas (1994) : "Sobre un tipo anfórico púnico-gaditano documentado en el Cerro de la Cruz (Almedinilla, Córdoba)", *Antiquitas*, 5, 46-52.
- Feugère, M., éd. (1997) : *L'équipement militaire et l'armement de la République*, *JRMES*, 8, Oxford.
- Garcés Estalló, I. (2008) : "Bastetania ¿enemiga o aliada de Roma? Análisis de dos interpretaciones históricas", in : Adroher & Blánquez 2008, vol II, 253-269.
- García-Bellido, M. P. et C. Blázquez (2001) : *Diccionario de cecas y pueblos hispánicos*, Madrid.
- García Cano, J. M. (1999) : "Un aspecto poco tratado en las necrópolis ibéricas. La perduración de objetos en los ajuares : el caso de Murcia", in : Valero 1999, 169-179.
- García Moreno, L. (1993) : "Mastienos y bastetanos : un problema de la etnología hispana prerromana", *Actas del I Coloquio de Historia Antigua de Andalucía (Córdoba, 1988)*, vol. I, Cordoue, 201-211.
- Gilliver, K. (1999) : *The Roman art of War*, Stroud.
- González del Campo, E. (2010) : "La aldea de época emiral del Cerro de la Cruz. Una aproximación a su arquitectura y cultura material", in : Muñoz Jaén & Quesada Sanz 2010, 125-139.
- González Román, C. (2011) : "Colonia Augusta Gemella Tucci (Martos, Jaén)", in : González & Saquete 2011, 129-165.
- González, J. et J. C. Saquete, éd. (2011) : *Colonias de César y Augusto en la Andalucía Romana*, Rome.
- Gundel, H. G. (1968) : "Viriato lusitano, caudillo en las luchas contra los romanos (147-139 a.C.)", *Caesaraugusta*, 31-32, 175-196.
- Hanson, V. D. (1983) : *Warfare and Agriculture in Classical Greece*, Berkeley-Los Angeles-Londres.
- Iscan, M. Y., éd. (1989) : *Age Markers in the Human Skeleton*, Springfield.
- Isidro, A. et A. Malgosa, éd. (2003) : *Paleopatología. La enfermedad no escrita*, Barcelone.
- Knigge, U. (1991) : *The Athenian Kerameikos*, Athènes.
- Krogman, W. M. et M. Y. Iscan (1986) : *The Human Skeleton in Forensic Medicine*, San Diego.
- López Flores, I. (2010 inédit) : *Memoria antropológica de los restos hallados en el poblado ibero Cerro de la Cruz (Almedinilla, Córdoba)*, mémoire inédit.
- Loth, S. R. et M. Y. Iscan (1989) : "Morphological assesment of age en the adult : the thoracic region", in : Iscan 1989, 105-135.
- Malgosa Morera, A. (2003) : "Marcadores de estrés ocupacional". *Paleopatología. La enfermedad no escrita*, Barcelone, 221-235.
- Maraver y Alfaro, L. (1867) : "Expedición arqueológica a Almedinilla", *Rev. de Bellas Artes e Histórico arqueológica 2ª serie*, 2, 307-328.
- Martín Ruíz, J. A. (2006) : "Sobre un posible santuario ibérico en el valle de Abdalajís (Málaga)", *Habis*, 37, 145-157.
- Martínez Gázquez, J. ([1974] 1992) : *La campaña de Catón en Hispania*, Barcelone.
- Mayoral Herrera, V. (1995) : *Castellones de Ceal, un poblado ibérico del siglo I A.N.E. Evolución histórica de la Andalucía oriental durante los primeros siglos de la dominación romana*. Univ. Complutense Madrid. Memorie de maîtresse.
- (1996) : "El hábitat ibérico tardío de Castellones de Ceal : organización del espacio y estructura socio-económica", *Complutum*, 7, 225-246.
- McKern, T. W. et T. D. Stewart (1957) : "Skeletal age changes in young American males, analyzed from the standpoint of identification", *Headquarters Quartermaster Research & Development Command*, Tech Rep EP-45. Natick, Massachusetts.
- Meindl, S. R. et C. O. Lovejoy (1989) : "Age changes in the pelvis : Implications for paleodemography", in : Iscan 1989, 137-168.
- Mendonça, M. C. (2000) : "Determinación de la talla a través de la longitud de los huesos largos", *American Journal of Physical Anthropology*, 112 (1), 39-48.
- Morena López, J. A. (2011) : "*Ituci Virtus Iulia*. Colonia romana en el corazón de la campiña cordobesa", *Ituci*, 1, 12-21.
- Muñoz Coello, J. (1976) : "Notas sobre Cártima romana", *Hispania Antiqua*, 6, 19-25.
- Muñoz Jaén, I. (2008) : *Apuntes para una historia silenciada. Luchas campesinas en Andalucía : Almedinilla durante la Guerra Civil*. Oikos, 1. <http://www.ctalmedinilla.com/images/abmi/oikos.pdf>.
- (2010a) : "El Cerro de la Cruz, frontera entre 'las dos Españas' durante la Guerra Civil (1936-1939)", in : Muñoz Jaén & Quesada Sanz 2010, 151-163.
- (2010b) : "La puesta en valor del Cerro de la Cruz", in : Muñoz Jaén & Quesada Sanz 2010, 165-175.
- Muñoz Jaén, I. et F. Quesada Sanz éd. (2010) : *Un drama en tres actos. Dos milenios de ocupación humana en el Cerro de la Cruz (Almedinilla, Córdoba)*. Oikos 2 (disponible online en <http://ctalmedinilla.com/wp-content/uploads/2011/05/oikos2.pdf>).
- Muñoz Vicente, A. (1985) : "Las ánforas prerromanas de Cádiz (informe preliminar)", *Anuario Arqueológico de Andalucía* 1985, 2, 471-481.
- Muñoz Vicente, A., G. de Frutos et N. Berriatua (1988) : "Contribución a los orígenes y difusión comercial de la industria pesquera y conservera gaditana a través de las recientes aportaciones de las factorías de salazones de la Bahía de Cádiz", *Actas del Congreso Internacional 'El Estrecho de Gibraltar'*, vol. I, Madrid, 487-508.
- Neumann, C. (1971) : "A note on Alexander's march-rates", *Historia*, 20, 96-198.
- Olivier, G. (1960) : *Pratique anthropologique*, Paris.
- Paris, P. et A. Engel (1904) : *Essai sur l'art et l'industrie de l'Espagne primitive*, Paris.
- (1906) : "Fouilles et recherches à Almedinilla (Province de Cordoue)", *Revue Archéologique*, VIII, 49-92.
- Pastor Muñoz, M. (2004) : *Viriato*, Madrid.
- Pereira, J. (1988) : *La cerámica pintada a torno em Andalucía entre los siglos VI y III a.d.C. en la cuenca del Guadalquivir*,

- Universidad Complutense de Madrid, Madrid, Thèse de doctorat inédite
- Pérez Vilatela, L. (2000) : *Lusitania. Historia y Etnología*, Madrid.
- Quesada Sanz, F. (1992) : "Notas sobre el armamento ibérico de Almedinilla", *Anales de Arqueología Cordobesa*, 3, 113-136.
- (1997a) : *El armamento ibérico. Estudio tipológico, grográfico, funcional, social y simbólico de las armas en la Cultura Ibérica (siglos VI-I a.C.)*, Montagnac.
- (1997b) : "Gladius hispaniensis : an archaeological view from Iberia", in : Feugère 1997, 251-270.
- (2003) : "La guerra en la comunidades ibéricas (c. 237-c. 195 a.C.) : un modelo interpretativo", in : Cadiou *et al.* 2003, 101-156.
- (2008) : "Entre bastetanos y turdetanos. Arqueología ibérica en una zona de fronteras", in : Adroher & Blánquez 2008, 147-177.
- Quesada Sanz, F., J. Moralejo Ordax et E. Kavanagh de Prado (2010) : "Una historia en sí misma : las investigaciones en el Cerro de la Cruz", in : Muñiz Jaén & Quesada Sanz 2010, 31-47.
- Quesada Sanz, F. et I. Muñiz Jaén (2010) : "Conclusión : un drama en tres actos", in : Muñiz Jaén & Quesada Sanz 2010, 187-201.
- Quesada Sanz, F., I. Muñiz Jaén, E. Kavanagh de Prado, J. Moralejo Ordax et R. Martínez Sánchez (2012) : "La ocupación de época emiral islámica del Cerro de la Cruz (Almedinilla, Córdoba) : Análisis de un contexto representativo : la fosa UN1088/US 1077", *Antiquitas*, 24, 203-221.
- Quesada Sanz, F. et P. Rouillard (2000) : "Armes ibériques entre Almedinilla et Oxford, en passant par Paris : les dessins de Jean-Charles Gueslin en 1870", *Gladius*, 20, 119-129.
- Ramón Torres, J. (1995) : *Las ánforas fenicio-púnicas del Mediterráneo Central y Occidental*, Barcelone.
- Reverte Coma, J. M. (1991) : *Antropología Forense*, Madrid.
- Ribera Lacomba, A. (1995) : "La primera evidencia arqueológica de la destrucción de Valentia por Pompeyo", *JRA*, 8, 19-40.
- Robinson, D. M. (1941) : *Excavations at Olynthus. Part X : Metal and Minor Miscellaneous Finds*, Oxford.
- Rouillard, P. (1997) : *Antiquités de l'Espagne. Musée du Louvre. Dépôt au Musée des Antiquités Nationales de Saint-Germain-en-Laye*, Paris.
- Ruiz Rodríguez, A. et M. Molinos (2007) : "El oppidum de Auringis. Puente Tablas", in : Ruiz Rodríguez & Molinos 2007, 131-156.
- , éd. (2007) : *Iberos en Jaén*, Jaén.
- Saéz Romero, A. M. (2008) : "El sistema alfarero-salazonero de Gadir/Gades. Notas sobre sus procesos de transformación y adaptación en época helenística", *Saguntum*, 40, 141-160.
- (2009) : "La producción de ánforas en el área del Estrecho en época tardopúnica (siglos III-I a.C.)", in : Bernal & Ribera 2009, 635-659.
- Saéz Romero, A. M. et J. J. Díaz (2007) : "La producción de ánforas de tipo griego y grecoitalico en Gadir y el área del Estrecho. Cuestiones tipológicas y de contenido", *Zephyrus*, 60, 195-208.
- Salinas de Frías, M. (2008) : "La jefatura de Viriato y las sociedades del Occidente de la Península Ibérica", *Palaeohispanica*, 8, 89-120.
- Sánchez Sastre, J. (1983) : "Excavaciones clandestinas (Cerro de la Cruz, Almedinilla, Córdoba)", *Revista de Arqueología*, 32, 48-49.
- Sandars, H. (1913) : "The Weapons of the Iberians", *Archeologia*, LXIV, 205-294.
- Sanmarti Grego, E. (1985) : "Sobre un nuevo tipo de ánfora de época republicana, de origen presumiblemente hispánico", *Cerámiques gregues i helenístiques a la Península Ibérica*, Ampurias, 133-142.
- Sanmartí, J. et C. Belarte (2001) : "Urbanización y desarrollo de estructuras estatales en la costa de Cataluña (siglos VII-III a.C.)", in : Berrocal & Gardes 2001, 161-174.
- Shipman P. G. Foster et M. Schoeninger (1984) : "Burnt bones and teeth : an experimental study of colour, morphology, crystal structure and shrinkage", *Journal of Archaeology Science*, 11, 307-325.
- Snodgrass, A. M. [1987] (1990) : *Arqueología de Grecia*, Barcelone.
- Tchernia, A. (1986) : *Le vin de l'Italie romaine. Essai d'histoire économique d'après les amphores*, Rome.
- Thillaud, P. L. (1996) : *Paléopathologie humaine. Traités Pratiques d'archéologie*. Paris.
- Thouvenot, R. [1940] (1973) : *Essai sur la province romaine de Bétique*, Paris.
- Ubelaker, D. H. (1999) : *Human Skeletal Remains, Excavation, Analysis, Interpretation*, Washington D.C., Third Edition, Taraxacum.
- Valero, M. A., éd. (1999) : *Las Jornadas de Arqueología Ibérica en Castilla-La Mancha*, Tolède.
- Vaquerizo Gil, D. (1988) : *Aproximación al fenómeno de la Cultura Ibérica en el Sureste de la actual provincia de Córdoba. El yacimiento del Cerro de la Cruz (Almedinilla)*, Publicación en Microficha, Universidad de Córdoba, Thèse doctorale inédite.
- (1988-89) : "Ensayo de sistematización de la cerámica ibérica procedente de las necrópolis de Almedinilla (Córdoba)", *Lucentum*, 7-8, 103-132.
- (1989) : "Armas de hierro procedentes de la necrópolis ibérica de 'Los Collados' (Almedinilla, Córdoba)" *Saguntum*, 22, 225-266.
- (1990) : *El yacimiento ibérico del Cerro de la Cruz (Almedinilla, Córdoba). Avance a su excavación arqueológica sistemática*, Cordoue.
- Vaquerizo Gil, D., F. Quesada Sanz et J. F. Murillo (1991) : "Avance al estudio de los materiales arqueológicos recuperados en el yacimiento ibérico del Cerro de la Cruz (Almedinilla, Córdoba)", *Anales de Arqueología Cordobesa*, 2, 171-224.
- (1992) : "La cerámica ibérica del Cerro de la Cruz (Almedinilla, Córdoba). Departamentos O, P, Ñ", *Anales de Arqueología Cordobesa*, 3, 51-112.
- (2001) : *Protoshistoria y romanización en la subbética cordobesa. Una aproximación al desarrollo de la Cultura Ibérica en el Sur de la actual provincia de Córdoba*, Séville.
- Vegas, M. (1973) : *Cerámica común romana del Mediterráneo Occidental*, Barcelone.
- Villaronga, L. (1994) : *Corpus Nummum Hispaniae ante Augusti aetatem*, Barcelone.

